

mœbius¹⁵⁶



la PETITE
a SES CHOSES,
il va FALLOIR
la SURVEILLER

Petite: naine, minuscule, limitée. A-t-elle ses choses qu'elle menace de grandir d'un coup, qu'on la tient à distance (elle est souillée après tout), qu'on la rabaisse. La petite restera petite tant qu'on pourra la dominer, du haut de son corps marié, appartenant, au désir orienté et pertinent. En attendant, on frémit, on s'inquiète, la petite a ses choses, elle saigne, elle gonfle. Elle a comme une odeur. Ou bien elle se la joue en contrebande? Objets fétiches, sans doute volés, transit illicite, on laisse faire, adultes. Hors du domaine intérieur de l'enfance. Oui, le vol rassure quand la contagion inquiète. On se paie une surveillante ou on s'en tient à la veilleuse? Qu'est-ce qu'elle bricole, la petite, et qu'on ne saurait voir?

La petite a ses choses,
il va falloir la surveiller

Mœbius

N° 156

Hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

Numéro dirigé par Roxane Desjardins et Jean-Michel Thérourx

Le thème est une phrase tirée de : Dorothée Volut, *à la surface*,
Marseille, Eric Pesty éditeur, 2013, p. 32.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

1^{er} trimestre 2018

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-924781-08-1

ISBN PDF : 978-2-924781-09-8

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Mœbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

Imprimé

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Gallimard ltée

3700, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec) H2X 2V4

514 499-0072

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

DNM (Distribution du Nouveau-Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)

librairieduquebec.fr

33 1 43 54 50 24

Numérique

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

liminaire

- 7 **La peste de la moitié du monde**
Roxane Desjardins
et Jean-Michel Théroux

les yeux fertiles

- 115 **Le collectionneur**
Elisabeth Arseneau

fiction

- 11 **La papesse**
Myriam de Gaspé

- 25 **Clichés**
Samuel Lapierre

- 31 **cloîtrées**
Aurélia Peyrical

- 55 **Piccolina**
Monique Le Maner

- 59 **Terrible la fureur de la perte en exorcismes lunaires Pantone 181**
Alice Rivard

- 67 **Au cou**
Katherine Raymond

- 93 **Charlotte du futur**
Vincent Giard

- 109 **Autopsie 4**
Marc Babin

poésie

- 17 **La voilâ**
Virginie Beauregard D.

- 37 **Mystères**
Diane-Ischa Ross

- 49 **2282 Fullum**
Jonathan Morier

- 65 **C'est vrai**
Mélina Schoenborn

- 77 **L'enfant unique**
Zéa Beaulieu-April

- 85 **Vierge folle**
Véronique Hudon

- 101 **Les oiseaux sont seuls à rêver**
Emmanuel Deraps

les idées ne viennent jamais seules: réflexions sur l'écriture

- 127 **Écrire contre l'habitude d'être soi**
Simon Brousseau

lettre à un écrivain vivant

- 141 **Lettre à Serge Doubrovsky**
Claire Legendre

LA PESTE DE LA MOITIÉ DU MONDE

Comment questionner une phrase par un texte ?

On n'écrit pas d'après « La petite a ses choses, il va falloir la surveiller » juste en ploguant le mot *petite* quelque part. Ça ne fonctionne pas, c'est tout. Le thème de ce numéro, c'est la phrase entière, bizarre, avec une virgule comme une penture au milieu, avec une autorité qui se manifeste dès les deux premiers mots – la petite ? mais qui est grand ? –, avec comme détour cette métaphore grossière, molle (*chose*, mot honni, parce que vide), avec l'impératif, encore – « il va falloir ».

Möbius favorise la variété des formes et des propos. Or, à la lecture des soumissions reçues dans le sillage d'une telle citation-thème, force a été de constater que préparer le numéro 156 revêtait un sens éminemment politique. Voici des textes autour de personnes, surtout des femmes – jeunes, mineures ou diminuées –, et de leur rapport à l'autorité qui surveille, qui tranche. Il y a des jeunes filles enfermées dans une collectivité qui se voudrait rassurante et qui devient étouffante ; des enfants qui crochissent les règles, qui s'en font de nouvelles ; des femmes scrutées, isolées, manipulées, mal perçues ; des mystères

et des infestations, une filature, un visage qui coule, des jambes lisses, des taches dans lesquelles on cherche du sens.

Nous avons voulu faire une place à des œuvres qui ne regardent pas d'en haut la féminité qui s'agite en eux, et qui fassent plutôt l'expérience de la métamorphose. C'est d'ailleurs au nom d'une morale mobile, questionnable, que Claire Legendre s'adresse à l'écrivain Serge Doubrovsky – mort le 23 mars dernier, ce qui pourrait le disqualifier comme destinataire de la rubrique « Lettre à un écrivain vivant »... Mais qu'est-ce que c'est, mourir, pour un auteur ? Il faut lire la lettre pour s'en convaincre : le rapport entre l'écriture et la vie, surtout quand elles s'emmêlent aussi intimement que chez Doubrovsky, n'est jamais net.

Mort aussi, Réjean Ducharme. Est-ce son décès au mois d'août, est-ce un heureux hasard ? Nous avons la joie de publier ici deux textes qui, au lieu de s'appesantir encore sur des jeux de mots de fantômes comme on en a vu un nombre incalculable dans les médias à la fin de l'été, ravivent l'envie de le lire, de le relire. D'abord « Le collectionneur », où Elisabeth Arseneau raconte sa découverte des Trophoux de Roch Plante, l'alter ego artiste de Ducharme, en le comparant à son petit frère ramasseur de trésors-de-bord-de-rue. Et puis « La papesse » de Myriam de Gaspé, une histoire d'enfermement, d'impossibilité de s'accomplir, de résistance par le rester-cachée-dans-son-lit, dans un esprit ducharmien (jusqu'à la rébellion contre ce qu'on pourrait entendre par *ducharmien*).

Ce ne sont là que quelques-unes des créations qui composent ce numéro fait de poésie autant que de fiction, même de fiction dessinée grâce à la contribution mélancolico-sci-fi de Vincent Giard. Parlant d'images,

après l'année 2017, placée sous le signe des personnages doux et interloqués de Pascaline Lefebvre (que nous félicitons à nouveau pour le prix Lux que lui a valu la couverture du n° 152, « Sel », « cheveux la critique » !), en 2018, nous avons la joie d'accueillir quatre collages inédits de Marin Blanc en page couverture. Dans le cadre de sa résidence, l'artiste a été invitée, comme les autres collaborateurs et collaboratrices, à proposer une œuvre originale inspirée du thème.

Autre nouveauté en ce début 2018 : une résidence de création, textuelle cette fois. Elle est confiée cette année à Simon Brousseau, qui s'est fait connaître avec *Synapses*, son premier livre (Le Cheval d'août, 2016). Nous avons demandé à Simon de profiter de la multiplicité des formes d'écriture qu'accueille *Möbius*, et c'est ainsi qu'il entame l'année avec « Écrire contre l'habitude d'être soi », un essai où il s'interroge sur l'horizon obsessionnel de sa pratique de l'écriture. Ce texte s'inscrit tout à fait dans l'esprit que nous tâchons de donner à la rubrique « Les yeux fertiles », consacrée à des essais, à des critiques et à tout ce qui se situe entre les deux.

Fertiles, les yeux : pour surveiller cette petite et ses choses ? Ou bien pour la laisser venir, la laisser parler.

Roxane Desjardins
avec Jean-Michel Thérout
Membres du comité de rédaction

LA TAPESSE

Myriam de Gaspé

Depuis que j'ai décidé de ne plus rien faire, de rester oisive à perpétuité sous les fibres synthétiques de ma douillette, le vent est furieux. Il vente, il vente, c'en est écœurant, il vente à écorner les bœufs. On dirait quasiment que le vent s'est levé à ma place. Comme s'il voulait pétrir la pâte molle de mon corps. Sauf que moi, déesse des couvertures, j'ai mes raisons de la préférer plate, la pâte, des raisons que la raison pourrait connaître. Oui: j'ai choisi d'être plate. D'être plate et pas ronde, et pas gonflée, de tomber en ruines, car rien ne m'anime, surtout pas une pauvre cérémonie, hommage à ce texte que je voudrais ne jamais avoir écrit. Je préfère de loin mon repos monacal à ce qui tombera de leurs bouches ce soir, habituelles inepties, au moins ma torpeur à moi sera honnête. Que le vent n'y comprenne rien et elles non plus, ça m'est égal. Le temps s'allonge et je m'annule, voilà, en essayant de m'expliquer pour la millièame fois pour que c'est faire que ma mère a voulu qu'on vive comme ça.

Nos vies se sont engourdies à Montréal, comme alourdies, quand elle s'est soudainement découvert une obsession dégueulasse pour la révolution. Là-bas, il y avait tout

un réseau d'insectes étranges et grouillants, disséminés dans les entrailles de la métropole, et qui attaquaient, tapis, ses postes de commandement pour la faire s'écrouler. Des textes circulaient qui circonscrivaient la lutte, lui donnait son épaisseur, sa texture. *Ci-gît l'État, presque inerte à nos pieds; de crise en crise il court à sa perte. De la force de nos liens, seule, pourra naître le revers, un coup fatal qui l'abattra. Ici et ailleurs, les bandes s'organisent; il n'en tient qu'à nous.* L'écho répondait à ces discours par une symphonie postillonnante et enthousiaste qui a fini par embarquer ma mère au passage, captivée par le magnétisme des voix. Bien vite nous nous sommes retrouvées (je n'ai pas eu le choix) au fond d'une cuisine miteuse, celle-là précisément (ô quelle joie) où se rédigeaient tous ces manifestes dégoulinants. Je n'y pouvais rien, ne comprenais rien pantoute, mais c'était ça, oui, du haut de mes 10 ans, le sens du monde. J'ai compris qu'il y a un âge anyway où ça te glisse dessus et tu glisses toi-même, où tu suis, ensorcelée sans dire un mot.

Tout a basculé un été: vivre séparées était devenu trop *libéral* pour elles. En vue d'honorer les principes de papier, on expérimenterait *un total commun*. Au milieu du tumulte et de l'asphalte montréalais existait encore une intimité secrète: on pouvait toujours se retirer, ma mère et moi, dresser anonymes et à nouveau la cape du toit sur nos dos. Mais il a fallu qu'elle accepte, câlisse, de porter outrage à notre silence sacré; il a fallu qu'elle *déplie* nos affaires, à dix, à cent, à mille! dans cette maison maganée même pas bien isolée, en RÉGION qui plus est – *il faut penser l'expansion*. Ô ultime communisme, qui allait à terme accueillir, en plus du reste, tout le fourbi des Éditions de la Méduse; au revoir au repli. *Pour faire contrepoids à*

l'État, qu'il y ait multiplicité des liens ne suffit pas; il faut viser leur constance, leur consistance. Toutes deux prennent forme dans l'immédiat, oui, car c'est là, oui oui, que se précisent et se composent les formes de vie. Il y a de cela sept ans, et nous sommes toujours ici, hostie, à patauger dans leurs prescriptions, leurs pronostics, devenus insipides jusqu'au bout à force d'isolement.

C'est un peu gênant, en fait. Nous sommes tellement loin du monde que ses métamorphoses et ses tremblements s'échouent, assourdis, sur le pas de la porte sans nous parvenir. Vous qui vouliez *prendre au sérieux l'époque* – ben c'est raté. Vos prophéties pathétiques tournent à vide. Ce que vous écrivez, dans le fond, ce sont de parfaits romans de science-fiction. Mais quelques disciples admiratifs et béats, là-bas, en ville, ne le savent pas, et y cherchent aveuglément leur boussole. Ce soir, ce sera pareil : les hordes envahissantes (coup de vent qui souffle depuis ce matin), qui débarquent pour *préparer la guerre* (c'est-à-dire : boire en commentant nos textes), s'agglutinent par prétention, par tristesse, plutôt que par affinités. Et toute cette mise en scène ne rend service, c'est évident, qu'à votre narcissisme. Comment se porte la consistance, maman ? Ah ! mais je sais bien qu'au-delà des textes le monde est plate. Trop *terrestre*.

Quand les maudits (terrestres) problèmes d'argent – *whatever, on organisera des événements* – sont venus accaparer nos soupers, nos déjeuners, maintenant tendus pour de bon gâchés jusqu'au bout, j'ai demandé provocation : mais où donc est notre devenir-sorcière, que la magie opère ? Que la révolution que l'édition d'un coup rapportent gros, ou que de l'État (mais chut) pleuvent bidoux-amers ?

Occupe-toi donc de tes affaires.

Mais c'est que les vôtres m'avalent, chère ! Lutte, travail et vie c'est du pareil au même gouffre à présent. C'est sérieux, c'est tragique, dans les toilettes un manuscrit traînasse depuis une semaine, maculé de café et de pâte à dents, c'est quoi ça ? Je me recrache désespérément depuis ce matin pour sauver les fleurs du tapis. Et j'écris, moi aussi, pour passer le temps. Mais quand j'écris ce sont vos mots, c'est plus fort que moi – et je trébuche encore, sans fin, dans ce *vous* qui s'étend partout jusque dans ma bouche où votre langue s'est enfoncée de force, trop épaisse pour la mienne, qui ne parle pas assez rebondi jamais assez feuillu. Que je m'occupe de quelles *affaires* ? Tout m'avale – à moi ne reste rien !

Soyons honnêtes, non ? La pâte qu'elles pétrissent ne lèvera pas. Si c'est comme ça je resterai plate moi aussi. Allongée, c'est réglé, aussi longtemps que les invitées monopoliseront la place. Ce vent-là souffle une triste musique ; je combats son autorité. Elles discutent et je navigue, sereine, sous mes couvertures comme la déesse, comme la détresse, comme la papesse du tarot. Qu'elles essayent de me convaincre, voir ! – *viens donc avec nous de l'autre bord, c'est ta soirée, mange au moins une bouchée, es-tu malade ?* – oui je suis malade, malade mentale, ça te tenterait-tu de me laisser tranquille. Qu'elles se rassurent – *ça la stresse, c'est normal, à son âge* – puis se fâchent tout à coup – *a' va ben finir par franchir l'hostie de porte, je peux pas croire* –, qu'elles fassent tout ça moi je m'en fous. C'est fini, je me recrache depuis ce matin – et je m'interromps soudain :

Que veux-tu dire sans les mots, ma Line ? Tu t'es mise hors jeu comme tu le fais toujours. Ici, la partie continue.

Elle m'envoie ça comme si c'était moi ! Mais c'est *vous* qui vous retirez du monde depuis sept ans, *vous* qui fabriquez les niaiseries qui nous en détournent. Je n'ai jamais dit vouloir jouer à ça, moi ! Et même que j'avais juré ne pas, juré ne pas m'échapper dans vos ostifi de livres ; croix de bois, croix de fer, je finirai en enfer. Écrire, ce n'est pas vivre, je vous l'apprends ? D'amères piles de feuilles, pas la moindre pépite là. Mon texte ne me donne aucune prise dans la lutte, aucune volonté propre, pas plus qu'il ne m'incarne dans votre crise de commun. Mon impulsion a perdu sa forme parce qu'elle a pris la vôtre. C'est vous, hostie ! qui me mettez hors jeu. C'est vos incantations sans aucun corps, vos paroles immobiles et toxiques ! c'est vous ! inertie rampante ! vos mots je les déteste, je les jette, je me torche les fesses avec !

Le vent qui avait gonflé son souffle va finir par s'évanouir, le couard. Il ne possède ni constance ni consistance. Les conifères qui chancelaient sinistres à ma fenêtre se figeront dans le froid comme des épouvantails, une douce neige étendue sur leurs épaules. Au loin s'allongera le soir comme une nature morte, parfaite et inaccessible, que la papesse contempera en retrait. Elle aura son livre à la main et y écrira, sans pourtant se livrer. (Elle oublie parfois comment s'enfouir.) Mes mots à moi n'entacheront jamais mon mutisme ; il me rattrape au moment de la levée, et j'accours vers ma chute.

En hommage à Réjean Ducharme.

LA
VOILÀ

Virginie Beauregard D.

la petite est dans les marches
à attendre presque patiente
qu'on ait réglé ses affaires

elle tient le bocal du hasard
dans le creux de son coude
et ne chasse pas les fourmis
qui remontent ses jambes

elle joue
avec les courroies de sa sandale
ce sont les sangles du monde

le ciel a changé de nom
et de cible
où plomber

la petite devient
le jouet agréable
des temps morts

elle est partagée
entre toutes les plumes
de la saison

et se fait vendre du rose
sous les cris exotiques
de l'été

et la voilà garçon
celui qui rêve de fleurs finement choisies
repoussant sans bruit
le train lourd de l'anathème

ces deux-là sont partout
c'est étrange
même chez les militaires

je cherche à comprendre d'où vient le grabuge
et elle se plante devant moi
s'accroche à mon regard
avec des yeux qui brilleraient dans le noir

elle est tannante
une ombre centenaire
sur le passage

elle est un arbre je crois
elle ressemble à ce frêne surveillé
ses racines enfargent les gens

pourtant la petite m'épargne
et se glisse dans ma main droite
quand on marche instables
pour que la nuit agisse

elle regarde la ville de haut
avec la volonté
d'appartenir aux pigeons

en courant dès qu'elle a peur
elle devient l'oiseau
trompé par une vitre

mais grimace étincelante
devant les cheveux léchés de cette dame
et l'image propre de ce passant

la petite est difficile à mettre au monde
elle fait une crise sur le trottoir
il vaut mieux la laisser s'esquinter

elle me laisse croire
que les minutes sont des bêtes malades
nées pour tomber

et que rendu là
ce serait peut-être mieux
de la laisser courir

CLICHÉS

Samuel Lapierre

Tu émerges sur la terrasse. On te désigne une table. Tu acquiesces dans un demi-sourire, mais déjà ton regard fuit. Tu passes une main dans tes cheveux blonds coupés à la garçonne. Il n'y a pas si longtemps, ils étaient encore bruns et leur coupe, plus discrète. Certains hommes aux tables te remarquent. La peur que tu dégages, sans doute. La peur de voir un visage familier. Cette peur animale t'irrigue, transparait. Je prends quelques clichés.

Tu t'assois sur le banc. Malgré les talons hauts, tes pieds flottent. Tu saisis le menu comme s'il allait s'en aller. Tu le fixes sans le regarder. On vient te verser de l'eau, tu ne réagis pas. Même si je ne vois pas ton dos, je sens les gouttes perler, provoquer un frisson.

Le soleil éclot. Il te sort de cette transe. Tu lèves la tête au ciel, tu respirez, tu savoures. Je vois ta poitrine se soulever, les vagues d'une expiration lente. Un sourire nouveau t'habille comme cette nouvelle coupe de cheveux. Puis, l'homme se présente derrière toi. Ses lèvres disent ton nom.

Nouveaux clichés. Tu te lèves avec peine en t'étirant vers l'avant. Tes seins se collent contre la table sans que

tes pieds touchent le sol. Le banc recule par à-coups. Ta robe rouge et blanc remonte de quelques centimètres. On voit bien tes cuisses fines, presque la courbe du fessier. Finalement, tu es debout devant lui. Il a une tête et demie de plus que toi, te considère en plongée. Il se penche vers l'avant. La révérence dévoile l'intention. C'est si clair. Tu te sens reine l'espace d'un instant. Vous vous embrassez. Sur les joues. Des joues faites de bouches.

Il te complimente. La peau de ton visage imite le tissu rouge de ta robe. Il est grand, musclé, attentionné. Ses yeux gris ne t'analysent pas. Il te regarde. Tu sens ce regard si appuyé que tu t'obliges à exercer un contrôle sur ton langage non verbal. Tes mains, surtout, sont crispées.

Vous prenez les menus en chœur. Tu restes dedans alors qu'il lève les yeux. Plusieurs fois. C'est votre deuxième rencontre. Tu es toujours aussi gênée. Il fait une blague, vous éclatez de rire. Tu te détends. Tes pieds ne s'agrippent plus l'un l'autre sous la table. Ils pendent plutôt. Se laissent aller. Comme tout le reste. Pour un moment, à tout le moins.

Je te suis jusque chez toi. Encore. Tu ne me remarques pas. Les ormes sur le devant sont magnifiques. Tu sautes hors de ta voiture. Je te vois remettre un masque à gaz imaginaire. Tu l'ajustes au mieux malgré son état lamentable. Bientôt il ne suffira plus.

Un motel. Vous avez pris une chambre avec une fenêtre qui donne sur le champ, derrière. Je longe le fossé. Je m'accroupis entre les pousses de seigle adultes. Mon appareil fait office de jumelles. Vous êtes enlacés. Il te domine. Ses yeux gris invisibles. Tu t'y perds.

Les ombres me voilent l'obscène. Ton attitude cavalière. Plus tard, vous vous approchez de la fenêtre. Drapés du même blanc. Clichés. Il est dans ton cou, il t'embrasse. Il te murmure des mots si doux que tu ris. Tu t'étires vers l'avant, te débarrasses du drap encombrant. Le bonheur dévoilé. Ta peau luit dans le soleil couchant. Je laisse l'appareil et regarde avec mes yeux seuls. De loin, tu as la taille d'une enfant. Fragile. Vous reprenez la chambre en entier. Clichés inutiles. Le vent se lève, le seigle me fouette. Je reste sur le sol froid, vous, dans le lit brûlant.

De longues minutes, presque des heures. Tu repasses à la fenêtre. Les larmes viennent. Clichés. Pour ma collection de toi pleurant. Tu regardes l'heure. Alarmée. Tu t'habilles en vitesse. Tu remets ta vie sur tes épaules. Un instant tu t'arrêtes. Puis, ton cellulaire fait luire ton visage. Clichés. De toi avec un index devant la bouche, regardant vers l'obscurité. De toi les yeux rougis, de toi terrifiée. Tu te racles la gorge, passes une main sur ton front. Décroches. Mon employeur. Qui te demande ce que tu fais, où tu es. Ta réponse toute construite ne le convainc pas. J'entends le ton monter jusqu'ici. Une fanfare. Ton cœur suit la cadence de ses cris. Tu laisses le cellulaire sur le lit. La lumière inonde la pièce. Les yeux gris sortent de l'ombre et t'enlacent au mieux. Tu pleures. La noirceur frappe, le cellulaire s'est éteint. Le mien se met à vibrer dans ma poche. Ton mari, mon employeur. Je laisse les vibrations mourir. Je m'allonge sur la terre froide, les yeux au ciel. Clichés.

Tu sors de ta voiture. En arrière-plan, l'endroit où tu travailles. Les yeux gris t'attendaient. Tu respires difficilement. Par saccades. Les larmes montent, abîment ton

maquillage. Ses lèvres bougent. Tu fais non de la tête. Des oiseaux vous survolent. Deux hirondelles. Il s'assied sur le trottoir. Tu expliques. Il t'implore, bégaye. Tu résistes. Martyre. Il te dit : « Je t'aime. » Je l'entends de ma voiture, à cent mètres. Il pleure aussi, maintenant. Vous pleurez. Je suis prête, mais la photo ne vient pas. Une voiture s'engouffre dans le stationnement. Vous partez chacun de votre côté, avec, dans vos pas précipités, une carence, un empêchement, une abnégation vomie.

Tu entres chez toi, d'où je sors à l'instant. Ton parfum embaumait le vestibule. J'ai vu tes chaussures rouges, tes talons, tes mules. Ces manteaux pour enfant que tu portes. Cette vie étranglée qui est la tienne.

Ton mari me laisse encore une semaine.

Je longe le fossé. Je m'installe dans le seigle. Vous êtes déjà là. Dans ce plaisir, ce désir, cette élégance. C'est un ballet auquel je me donne droit une dernière fois. La nuit tombe toujours. J'utilise à peine mon appareil, je préfère la vue panoramique. Toutes ces fenêtres sont identiques, mais je repère facilement la vôtre. La seule qui soit embuée. Vous dansez. Une valse. Mon cœur au tempo de vos mouvements, comme si nous étions trois. Je l'entends se mêler au vent qui froisse les tiges autour de moi. Tu t'imbibes de lui. Parce que c'est toujours la dernière fois. Je reste assise, presque endormie dans l'herbe, contre la terre froide. Je pense à ces photos de ton mari que tu trouveras dans ta portière. Ton mari et ses multiples femmes nues. Je pense à celles que j'ai de toi et que tu ne trouveras pas, que je détruirai. À ta vie qui cessera de t'écraser au sol.

Je te regarde vous aimer encore. Encore. Encore. Je reste couchée ici, surveillante sentinelle. La lumière revient dans la chambre, puis s'éteint. Vous dormez un peu, en sécurité. Dans des bras qui soutiennent, maintiennent, promettent. Des bras qui me font rêver, bien que je ne dorme pas.

CLOÎTRÉES

Aurélia Peyrical

Le soir, quand les réverbères s'allumaient, la petite troupe rentrait sagement dans sa tanière, le long du chemin dérobé. Elles étaient restées sous le préau tant qu'elles avaient pu, jusqu'à la fermeture des grilles. Tout en se pressant pour suivre le pas de ses sœurs, la troisième mâchouillait sa main gauche, grattant des dents son péché. Les taches d'encre bleu refusaient de se dissoudre sous la bave. Elles la marquaient malgré elle du sceau des jeunes filles dissipées. La petite dernière, torturée par des chaussettes aux élastiques trop lâches, ne cessait de les tirer d'une main et, de l'autre, elle s'accrochait au cartable de sa sœur. L'aînée et la cadette menaient la marche, la tête haute. Une fois arrivée, le souffle court, la horde passait la porte, résignée.

On se rassasiait religieusement, puis on reprenait la partie. Toutes les cinq suivaient minutieusement les règles d'un jeu qui n'en finissait pas. Comme toujours, il faudrait prendre garde aux mots employés, de crainte qu'un participe mal accordé ne fasse surgir de soi l'adulte au regard de fer qui déclarerait la manche perdue. On attendait impatiemment que le marronnier du jardin se soit changé

en ombre noire, car, quoi qu'on en dise, la nuit, les risques étaient moindres. On somnolait un peu et la rancœur faiblissait.

Le salon s'assombrissait, puis venait la lumière. On aurait été bien en peine de savoir qui avait allumé, car nulle n'avait bougé. Alors, dans la clarté retrouvée, entre deux batailles, on parlait soudain de choses sérieuses, d'argent, d'avenir, de carrière, pour se donner une contenance et satisfaire les fantômes. Si l'on se tenait bien, si l'on avait les idées qu'il fallait sur la façon de mener sa maison et sa vie, ils sortaient de leur torpeur et, de derrière les fauteuils, vous lançaient d'un air d'approbation d'immenses sourires à demi grimaçants. Elles savaient leur offrir ainsi une nourriture qui les rendait plus forts. En différant l'assaut véritable, la petite bande paraissait un temps apaisée, malgré de légers tremblements.

Quelque chose, comme une tache le long des tentures grises, rendait plus grave encore l'attention studieuse prêtée aux microscopiques événements de la parole et de la voix. C'était l'image de l'une d'entre elles, une main sur la poignée, un gros sac de faux cuir défraîchi sur le dos, avec dans le regard la ferme intention de s'en aller d'ici sans crier gare, on y étouffe. Ce souvenir planait au-dessus de leurs têtes comme un présage.

Par chance, la fugueuse avait été aperçue avant qu'il ne soit trop tard. On avait pu la raisonner par quelques cris et quelques coups, et tout était rentré dans l'ordre.

Depuis, par précaution, on avait entreposé tout ce qui pouvait ressembler à un bagage dans le coin le plus reculé, le plus humide et inaccessible d'un sous-sol qu'on appelait en riant : « le marécage. » Baluchons, sacs à main, à dos, en daim ou en toile, coffrets un peu trop larges, cartons de

déménagement, sacoches, malles, tout allait s'y échouer. Ce beau monde inerte, mélange de bois, de carton et de paille, pourrissait à son aise. Il s'étiolait aussi lentement et aussi inexorablement que celui des vivantes. Un dilemme s'était naturellement posé pour les cartables et les sacs d'école, qu'on avait finalement épargnés. Sans eux, comment aurait-on fait ses devoirs, à l'étude, après la classe ? La porte du grenier, où l'on allait les déposer le soir venu, avait pourtant gagné un tour de clé supplémentaire. Ce discret remue-ménage avait minimisé les risques. Ainsi barricadées, on avait retrouvé pour un temps le courage de sauver les apparences.

Parfois, après avoir soupé, lorsqu'elles s'enfonçaient toutes les cinq dans les vieux canapés verts, la cadette évoquait d'une voix faible la possibilité fatale que l'une ou l'autre, un jour très prochain, ne quitte définitivement leur trou. Cachée derrière une bouffée de cigarette, elle fixait sur ses sœurs des yeux terrifiés, un peu rouges. La fugitive partirait en voyage ou bien, si l'envie lui prenait, irait creuser un autre terrier dans une rue inconnue. Elle construirait seule sa nouvelle cage. Peut-être seraient-ils deux à s'y nicher. Si tel était le cas, le nombre de prisonniers se multiplierait en quelques années. À bien y réfléchir, on ne voyait pas de meilleures raisons de rompre. Certaines opinaient tandis que d'autres, plus prudes, comme l'aînée, restaient paralysées.

Pour se faire peur quelqu'une rétorquait, d'un ton entendu mais la voix tremblante, que le plus souvent cela arrivait sans que l'on s'y attende. Dans de telles circonstances, pourquoi ne pas s'y préparer ? La troisième, comme pour se lancer à elle-même un reproche, rappelait que la fuyarde ferait mieux d'y penser à deux fois et

de calculer bien son coup. Que de douceurs elle laisserait derrière elle ! Elle devrait faire ses adieux aux appliques patinées, au vieux chat aveugle enroulé façon boa sur son coussin miteux, au papier peint bleu des toilettes et à ses petits tournesols que l'on comptait tout haut. Il lui faudrait dire adieu, aussi, au frigo détraqué qui vous berçait la nuit, quand il ne vous donnait pas la migraine. Cela lui manquerait terriblement, mais c'était le prix à payer.

À l'entendre ainsi évoquer les frêles certitudes qui peuplaient le temps de l'intérieur, les sœurs restaient muettes. Un frisson les glaçait. Mais au fond, si l'une ou l'autre se décidait, ne faudrait-il pas d'abord qu'elle obtienne l'accord de toutes ? Et comment diable l'obtiendrait-elle ? Elle aurait beau minauder, se montrer agacée, prendre un air résolu ou même lancer des invectives, n'était-il pas certain qu'un refus s'élèverait contre son audace ? N'y avait-il pas ce rempart ? On respirait. Cette condition supplémentaire rendait une telle éventualité franchement fantasmagorique. Et s'il n'y avait pas cela, on finirait bien par trouver une autre parade, quitte à manigancer. On avait plus d'une idée en tête pour maintenir les rangs en place. Quelque difficile que serait la manœuvre, on serait sauvés, on en riait.

La quatrième sortait alors de son mutisme et braquait des yeux méchants sur ses sœurs pour leur rappeler que si le moindre bouleversement se produisait (elle ne plaisantait guère), il faudrait vider la tanière devenue trop grande, enfreindre l'interdit géographique, se disperser et se heurter alors chacune pour soi à toutes sortes de maux de ventre, coliques, nausées, infections qui rendraient un temps la vie irritante, insupportable. Leurs dix mains assemblées, liées par l'inertie et par un sens aigu de leur

maladresse, formaient un étrange paquet, compact mais fragile. Le moindre déséquilibre le briserait et la pourriture répandue ne serait pas belle à voir.

Toutes s'accordaient à dire que cette sorte d'échappée belle, quelque motif qu'elle eût, serait la pire des trahisons. On tombait d'accord : il ne fallait pas se faire de telles frayeurs. Désormais, on n'en parlerait plus. On mettrait l'idée au placard et, en ingénues, on cesserait d'y songer. Surtout, ne rien précipiter.

Comme on était curieuses, malgré tout, on tâtait quelquefois à part soi cette éventualité douteuse, on en malaxait mentalement les détails dans son lit, au réveil, tout en se donnant l'air de ne pas y toucher.

La plus jeune sentait mieux que les autres la fragilité de cette mascarade. Les fondations, depuis longtemps rongées, pouvaient à tout moment s'effondrer sous vos pieds. Cette vie avait assez duré, on le savait, mais on tremblait à l'idée qu'elle ne s'achève pour de bon. La troisième et sa cadette, la plus timide de toutes, pouvaient moins encore que les autres songer à de bonnes raisons de sauter le pas. Qu'allaient-elles devenir, sorties de leur cocon ? Qui voudrait d'elles, ailleurs, qui voudrait de leurs menottes sales et de leurs sourires gênés ?

L'aînée voyait bien que les sortilèges tombaient souvent en panne, mais elle échouait encore à mesurer avec précision le coût d'un départ définitif. Devoir se décider lui donnait le vertige. Les vieilles formules magiques, apprises par cœur et répétées depuis l'enfance, s'usaient. Comme un chapelet que l'on garde sur le cœur après avoir perdu la foi, elles vous forçaient à vous agripper toujours plus fort en espérant de nouveaux temps d'abondance. Plus tout se détraquait, plus les crampes s'accroissaient.

Quand elle y pensait trop longtemps, des hurlements lui remontaient en bouche. L'envie de se rouler à terre avec de gros sanglots lui sautait à la gorge. Si l'on oubliait un moment le regard assassin des autres embarquées (terrifiées par leur propre envie de prendre leurs jambes à leur cou), et si les fantômes qui rôdaient baissaient la garde (ils vous arrachaient trop souvent le petit pactole d'assurance que vous aviez glané « dehors »), on se voyait sortir de là, seule, sans valise, et sans se retourner.

MYSTÈRES

Diane-Ischa Ross

Tu le dessines quelque part
et partout
voici le tabouret
haut à traire les hiboux
au clair de lune bleue
et tassé allongé tu mouches les herbes
le deuil s'arrondissait
comme un zéro très mûr

Le coq de guerre
le chien chasseur
le cerveau de ciment
persistent
et je déteste cette chose
transcendante soie
folie des cerisiers
je rampe je m'oublie

Quand le son des cloches nous contourne
à contre-vent
à mi-hauteur du peuplier trapèze
fais le geste quelconque
appeler Odin Odilon
le paysage en rouge
cela suffit les doigts écartés pour que le temps file

Elle me protège
le bout de son ongle jaune en haut de la nuit
et je lis
je déchire un texte déçu
phare
l'oubli
gerbes fontaines
faire des pas noir sur noir
un bruit d'étaupe avec un nom de chat
ainsi tombe le multiple de l'esseulé

Qui les feuillettera
dans un cartable à trois trous
les journées transparentes
absentées de détresse
enfouies dans un espace mutant
celle au centre plus étroite
tatouée vers le bas
d'une araignée minuscule jouette
qui n'avait rien à craindre

Entrer si sombres
dans la chute des jours mouillés
les membres en bâtons moins un
le pied qui dévie sur l'heure
la traîne des migrations
penchés bas
chaque fois au niveau de rien la porte
à hauteur du petit chien

Le corps arrive le premier
avec ses éponges brochées derrière les os secs
il ressort côté petit bois
les genoux rabotés par la caillasse
les pieds en chasse-neige malgré la pente douce
et tu l'appelles tes mains dépliées pliées vers toi l'invitent
comme un petit enfant blanchi dans la vision du passeur

Briser le dos de l'oiseau d'argile
gros de myosotis
ce jour-là
bel orage tenu dans mon poing creux
ruban à chapeau gris d'Angleterre
ce jour-là
nous ne repasserons pas par l'étang

Je trouverai plus fort
plus ferme plus lourd
sensible musical des triolets de croches
avec des poils de chat
on s'y amarre on saute de ça vers le tendre
on récupère ce qui poussait médiocre
épuré rayonnant
je trouverai je suis venue avec entêtement

Entrer dans ce garage
sans porte
le sol dallé de céramique
sucre de coquillage pressé émail
chercher la posture
absente de la danse du tai-chi du combat
l'incliner habiter l'oblique
des talons à la tête oblongue
et tenir on voit bien qui avance vers quoi

Debout dans la largeur des yeux clairière
aux merveilles
traqué comme au bord du plaisir
simplifié
tout arrive par une étoile de mer infirme
une rose du désert diminuée
tout était là dans cette voix de saule
j'ignorais que tu parlais saule

2282 FULLUM

Jonathan Morier

1.

ta nuque abriée par le sel
tes rivages tes côtes submergées
ce bassin d'eau sacrée qui brûle de nous baptiser
la sève sous la terre de ta peau

ton bulbe d'or devient pivoine éployée
attentat-suicide heureux
un jour entre tes cuisses
où le ciel fond en larmes de joie rutilantes
la composition du miel rouge
flot salé de la jeunesse
toi seule en connais les mystères

enfin consumer le soleil couchant
vautrés dans l'horizon
sexe cathédrale fauve
conspiration du verbe
résurrection de la chair
les mots gercés sur nos lèvres

langues ouvertes et bouches cousues
salive cumin
ton grigri mon talisman
nous confluons en ablutions de liberté

paralysé par l'exaltation
j'ai le soleil léger
les nuages en miettes rassurent mes vertiges
tu couves nos racines d'abondance
avec tes yeux lourds de lumière
ton crépuscule saint

face à l'aube
nos corps corolles ardentes
incandescentes
la neige fond dans ton ventre
nous jeunes tilleuls en flamme
nous rituels anciens
chant d'amour fou du cygne autochtone
aux portes d'un autre monde incarnat

nos mains bouillantes
cherchent à recoudre les prières indicibles
deçà l'éclaircie ambre
tes hanches

matelas autel
canicule

les murs de soie transpirent
rosée des souvenirs qui brasille
nos appels engoulement nos songes rescapés
la chaise en bois fendue

2.

qui pour assombrir cette paix
salir mon chevet
briser la beauté
avant d'embrasser mes restes d'humain ?

à travers le prisme des douleurs
notre lune baroque
âme pointue

les clous n'en peuvent plus d'attendre mes poignets

3.

je me délie de toi sans bruit
écorce qui craque
cristaux de frimas rubis des mauvais présages
nous sommes marcheurs pesants sur le lac figé
joies cassées
me suis-je sauvé ? pourquoi revenir ?

notre furie sourde impuissance
litanie des paupières qu'on embaume
je préfère la mort à la vie auprès de toi
je placarde mon visage monceau de peine
communion avortée
aucun enfant qu'un peu de sang

fut-ce un piège-poudrerie une gifle grise ?
tous ces sacrifices sans rétribution
nous goûtions au poison des étoiles
l'haleine de plâtre des réminiscences venimeuses
ces crotales qui nous poussèrent à nous chérir
que pouvions-nous ?
accolades vautours cajoleries ronces
l'âpreté de ta tache de naissance
mes bras t'enserrent
ne pleure plus
cesse

je t'ai évincée
avec douceur

la tristesse fait le guet
 tu es le chaperon rouge trompé
 acupuncture des cœurs saignants
 la caverne de chair où les marées te griffent
 couronne notre affliction

boutures infécondes
 caillots
 nos gemmes inouïes s'écoulent stoïques
 Rorschach bourgogne
 Écriture Sainte sur la serviette sanitaire
 ramification de ta plaie
 y lire notre avenir
 aruspices
 le martyr de tes minéraux magnétiques

ligaturé par ta peine
 aimanté vers toi
 le fer de mon être brouillé
 consentant
 fasciné
 malade
 te guérir pour me disposer à revivre
 me punir d'avoir aimé avant toi et après

enfouir mes désirs
 renier mes fantômes
 tout déposer dans un écrin blindé
 perdre la clé
 j'ai cru en ta pénombre
 bouclier
 sans elle aurais-je posé ma main dans ton histoire ?
 que fais-tu encore en moi ?

moi
homme de Bengale
âne de tissu
une feuille d'automne disais-tu
capturé entre deux pages d'un long récit
je suis l'arbre déraciné qui pense marcher sur ses rameaux

(pourtant notre Thaïlande inondée de temples
la route des roses carnées
la femme rocher protégeant l'archipel)

les dieux malveillants à ton égard
ensuite les hommes
je n'ai pas voulu être méchant
mais monstre marin
furieux à m'en suicider contre la grève de ta peau

le soleil tiède
bleu de malheur
ma tendresse imbibée de pitié compulsive
tu ne m'as jamais pardonné de t'avoir ouvert les bras

incapables de s'entrebâiller
nos deux espérances coagulent
le plongeon secret des oiseaux violés

PICCOLINA

Monique Le Maner

La petite avance, les yeux fixés au sol qui luit. Elle a peur, on dirait qu'elle fait peur aussi. Pour un peu, elle recommencerait à se traîner à quatre pattes, à ramper tout partout, à taper le sol comme elle l'a vu faire au chaton son ami, pas plus tard qu'hier.

La petite a mal au cœur à force de marcher. Elle est perdue. Elle se met à tanguer. Si papa et maman me voyaient en train de perdre l'équilibre à chaque pas... Heureusement, ils ne sont pas là, ils ne seront plus jamais là. La petite s'est enfuie.

Elle a perdu sa mère il n'y a pas si longtemps (le père était déjà parti, lui). D'où sa démarche qui s'alourdit. Elle revoit son sourire fade, à la mère, et elle a envie de se lover tout contre elle, près de ce sourire, même si cela ne lui avait jamais été permis. Ne plus bouger : ses pas font un bruit assourdissant sur les pavés trempés de la dernière pluie. Le soleil les fait scintiller. Ça fait mal aux yeux. Et elle les a fragiles, très fragiles. Le médecin dit qu'elle est trop jeune pour perdre la vue. Ce serait dommage quand même.

La petite marche à petits pas. Des cris autour, des couleurs, c'est jour de marché, des voix connues... Un des marchands derrière son étal, un gros bonhomme moustachu, la salue de sa patte velue :

« Ehi ciao, come va piccina? »

À celui-là elle ne fait pas peur, mais aux autres? Tiens, la vieille là-bas. Bossue sous sa robe noire, celle qui se détourne chaque fois à son passage, et le petit sale qui n'ose plus lui tirer la langue depuis qu'elle lui a tiré la langue, elle aussi – et sa langue à elle, elle est bien plus grosse. On ne plaisante pas avec la petite. Sauf que maintenant, elle est bien avancée. Elle est seule. À part le gros moustachu, ils s'écartent tous.

Désespérance. Trop jeune pour être désespérée, non? « T'as encore plein de choses à vivre », lui avait dit sa chipie de sœur aînée pour lui remonter le moral. Avant de partir, elle aussi.

Orpheline. Tout le monde ignore sa douleur. Une petite vie grise, derrière, et un brouillard devant. Mais elle mijote un grand coup. Un jour, elle se rebellera pour de bon. Il y aura du sang.

Celui-là, elle ne l'aime pas. Il la prend pour une débile. « Picciolina, alors, tu gèles ou tu brûles? Tu l'as pas encore trouvé, ton amoroso? Il te faudrait un mari pour t'apprendre à marcher comme tout le monde! »

Et celle-là qui en remet: « Non mais regardez-la! Toujours été bizarre. J'en ai parlé avec ta mère avant qu'elle meure. Ta sœur aînée, celle qui est partie pour la ville, elle était pas comme ça. Et ton père, paraît qu'il aimait bien les folles, les petites filles surtout! T'y as goûté? »

Et ils rient, les deux maigres vendeurs de charcuterie, des lames de prosciutto entre les dents. Le marchand de

légumes les lorgne d'un œil amusé. Seul le gros marchand à grosse moustache ne rigole pas. Il se contente de sourire doucement. Comme s'il avait tout compris.

La petite poursuit sa marche, elle attend son heure.

« T'es grande, toi », dit-elle à l'autre fillette qu'elle croise souvent au marché.

C'est vrai que l'autre la domine de deux bonnes têtes. Sinon plus.

« Tu sais pas quoi? J'ai eu mes choses. Je mets des *Tampax Compak*, tu sais ce que c'est? Non, c'est sûr!

— Ah oui, c'est vrai que t'es grande, toi! Tout le monde te salue, toi!

— T'es si malheureuse, *piccina*? Attends, avoir mes choses, ça me met de bonne humeur, on va s'amuser. »

Et la grande entraîne la petite par la main, elles courent, elles crient, et la petite lève sa canne bien haut, en fait un fusil, tire dans tous les sens. Le sang éclabousse, dégouline sur les melons et les citrons, les pommes et les courgettes, le salami et les tomates. On s'exclame: « Grotesque! Pitoyable! » Ils rigolent. Ce n'est pas la première fois qu'elle leur fait le coup des révoltés du *Bounty*. N'empêche qu'elle est tellement contente, la petite. Soixante-dix ans lavés d'un coup. Plus blanc que blanc. Lavés, le père voleur, l'aînée au cœur sec qui ont toujours repoussé la naine, l'ont barbouillée dans un coin du tableau.

Pas bonne à marier, même pas à aimer, bonne à rien finalement, sinon aux travaux minuscules. Condamnée à reprendre les bas de laine des autres, en hiver. À laver la vaisselle des autres à longueur d'année, juchée sur un méchant banc. À écouter glisser les années perdues. Les autres partis, était restée la mère... Morte il n'y a pas si longtemps.

La mère sans odeur ni couleur qui arrive quand même à laisser une odeur d'absence.

« Ehi ciao, come va piccina ? »

Le marchand moustachu sourit. Le couple maigre continue à vendre son prosciutto à la criée. Tout est dans l'ordre. Les pavés luisent. La petite repartira sans rien acheter. Le soleil inonde le marché.

Au moins, il y a un chaton tout blanc qui l'attend. La petite s'appuie sur sa canne, s'éloigne à petits pas. La prochaine fois, il faut qu'elle dise à la grande qu'elle n'a plus ses choses depuis longtemps.

TERRIBLE LA FUREUR DE LA PERTE EN EXORCISMES LUNAIRES PANTONE 181

Alice Rivard

Je reviens du salon funéraire et c'est là.

Ça me fixe, pas tout à fait écarlate, ni tout à fait assumé. Ce n'est pas grandiose et tragique comme dans les films, les bobettes pleines de sang, *plug it up plug it up plug it up*. Et c'est si décevant. C'est là, en petite tache timide, en Rorschach de fond de culotte. Mais il ne faut pas se leurrer, il faut se méfier des apparences, surtout si elles semblent inoffensives, et trembler devant ce pouvoir dont la couleur exacte m'échappe et m'obsède. Je l'ai toujours su, il faut se méfier de tout et, oui, particulièrement des eaux qui dorment, mais aussi des eaux crevées qui deviennent vie puis trépas et des petites taches pas assumées. Je n'ai pas de mots pour elle, cette tache, rien à lui offrir, comme un invité qui arrive sans cadeau, déjà je suis impolie. Je n'ai rien pour elle et elle a tout pour moi, plein de promesses pour l'avenir, car être une femme, c'est être contenue dans une tache dans des bobettes.

Mais tout ça, je ne le sais pas encore. La tache me fixe et je la fixe, j'hématomancie, j'essaie d'y lire mon destin comme on lit les présages dans les feuilles de thé. J'essaie de lui donner une couleur qui sera son nom ; je la baptiserai dans l'eau de Javel. Quand j'étudierai en arts j'aurai les mots pour les couleurs, bordeaux, grenat, cramoisi, petite angoisse du mot *cramoisi*, rouge sang, si évident que ça en est vulgaire, et il y a aussi sang de bœuf, mais pourquoi de bœuf, tous les animaux saignent de la même couleur, dans les savanes comme dans les abattoirs. Il existe également une référence de couleurs, un standard en imprimerie, les couleurs Pantone ou PMS en anglais pour Pantone Matching System, ça me fait inévitablement penser à PMS, PreMenstrual Syndrome. C'est un signe. Et si je compare au catalogue Pantone, je dirais que la tache est 168, 175, ou 181, et comme je suis incapable de vivre dans l'incertitude, je dois me décider, je dirais 181 avec toutes les implications terribles que ça peut avoir. Oui, 181. Nous saignons toutes à peu près de la même couleur, parfois plus 168 ou 175, mais certainement 181. Moi et Elles et Elles et moi Pantone 181 universel, reproductible, chaque mois, reproductions échouées, moi et Elles et Elles et moi en exorcismes lunaires, et pourtant nous ne sommes pas des loups-garous. Si seulement.

Tout ça je ne le sais pas encore. Je sais seulement la petite tache dans ma culotte blanche, enfin devenue cliché comme dans les films, et je pressens ses conséquences sur ma vie, à douze ans, ma vie, mais quelle vie, déjà trop usée et maintenant je coule, je fuis de ma chair. Parce que s'il y a une multitude d'expériences d'être une petite fille, j'envie celle des autres que je m'imagine parfaite, l'enfance aux joues toutes rosées, l'enfance qui sent la barbe à papa

et les manèges et l'innocence et les rires et les gâteaux de fête et les cadeaux over-the-top et les campings en famille et les gens qui disent que leurs parents sont donc ben leurs meilleurs amis et leurs héros. Pour moi c'est la violence, la négligence, le bullying, le commérage, se réfugier dans le punk rock et le metal et passer des journées entières à dessiner et binger sur les gâteaux Vachon et fumer en cachette et faire de la magie. C'est avoir ses règles trop jeune à la suite d'un deuil dévastant, c'est le sang menstruel, sacrificiel, rituel, le regard inquiet de la mère, sa défaite quand je suis devenue femme à douze ans, la rébellion, le pouvoir, la malédiction, la magie menstruelle.

Mais je ne sais pas encore toutes ces taches qui ont changé toutes ces vies dans l'Histoire avec un grand H et je panique aujourd'hui en pensant à ces petites filles et à ces femmes offertes en otage en usage en prison en carnage pour des taches, des taches témoins de leur capacité à donner, à tout donner, sans même qu'on ait à demander, et on a pris et on prend encore sans demander, mais ça, je ne le sais pas encore. Et pendant cette première séance de divination menstruelle, une mémoire primordiale émerge et me relie à toutes les Elles de tous les temps et à celles présentes et à celles à venir, et je sens que c'est grave, que je devrais faire quelque chose pour empêcher tout ça, nous empêcher de saigner collectivement comme ça nous n'aurions plus de valeur plus aucun intérêt et on nous laisserait nous appartenir à nous-mêmes, pour une fois. Mais je ne peux rien y faire et je reste là à fixer ma tache et à essayer d'y deviner une forme, peut-être une chauve-souris ou un oiseau quelconque, oui, il y a un petit oiseau rouge sang Pantone 181 dans mes bobettes et il me fixe, pas assumé.

Et comme un oiseau ça chante et que tout dégénère assez rapidement en général, l'oiseau de sang Pantone 181 se met à parler, me dit que je dois lui faire une place dans ma vie, entre le deuil et l'isolement. C'est que mon grand-père vient de mourir, et le soir même de son exposition au salon funéraire, la tache est apparue. Mon corps a porté sa mort en lui, mon corps a été beaucoup trop littéral, mon corps-faucheuse, mon corps-refus. Et je pourrais rester comme ça à fixer la tache dans toute sa protestation contre la mort et à lui donner une couleur et une voix, mais elle veut grandir, elle conspire à partir de mon bas-ventre pendant que je pleure mon grand-père et que je rêve à son cercueil dans ma chambre. Elle veut suivre son cours vers cet abysse que je refuse de connaître, jamais au grand jamais, mais on ne dit jamais jamais et je suis une enfant-femme, j'ai un abysse en moi. Bien plus loin que la chair, très loin dans l'être, dans le malheur et les marelles qui ne se sont jamais jouées et les cordes à danser dont on se sert pour se pendre en petites culpabilités pendant que de l'autre côté du mur la mère regarde la télé.

Je hais cette tache parce qu'elle me force à tendre la main une dernière fois vers la mère, et à craindre sa réaction ou son silence. Mais, pour une fois, elle réagit. Je vois, dans son visage, la terreur, l'irrémédiable, comme si je m'étais armée, comme si je m'étais affranchie. Dans ses yeux, la tache, un pouvoir terrible, la malédiction transmise de mère en fille, de fille en mère en grand-mère en arrière-grand-mère en arrière toujours plus en arrière jusqu'à ce qu'on oublie d'où on vient alors qu'on ne sait pas où on s'en va, mais on frappe souvent des murs à grands enfoncements de cornes. C'est que, parfois, quand je pense vraiment savoir, ma destination devient une cible et je me fais taureau et je fonce et je fonce et je frappe iné-

vitablement un mur et j'abîme mes cornes, et pour rien en plus. Alors je n'ose plus commencer, par peur de frapper un mur, mais je le fais tout de même parfois, je suis un peu masochiste et quelquefois courageuse, mais souvent pour rien. Je parle beaucoup de mes fantômes à des murs dans lesquels je fonce. Je suis en exorcisme constant, en thérapies surnaturelles, je vomis un peu de sang, mais juste un peu, promis. Le sang, la perte, la fuite, finalement c'est un peu tragique aussi, comme dans les films, la tragédie dans les yeux d'une mère que je hais, la tragédie dans la mort de mon grand-père, qui m'aimait plus qu'il l'aimait elle, et je l'aimais tant que je saigne de tout mon deuil en oiseau-Pantone 181.

Et c'est la réaction et c'est le ressac dans les yeux de la mère, froids comme le fleuve en automne. Elle a compris que j'ai compris, le pouvoir, mais aussi la malédiction. Elle a compris et m'a offert le dernier de ses enseignements, en fait, le seul : elle m'a montré à me raser les jambes dans un bain cerné de crasse. Une enfant-femme-abysses, ça se rase les jambes dans la crasse quand ça menstrue, voilà tout, ça va ensemble, les jambes et l'abysses, coulisses de sang à l'unisson, les jambes et l'abysses pourtant presque lisses, vieillissement prématuré, coupures sur les jambes, coupures sur les bras, et l'abysses qui n'en finit plus de faire mal. Et dans ses yeux je devine terrible la fureur de la perte de son emprise, mais aussi la peur de ce que je deviens, de ce que je subirai, comme elle a subi, comme elle a été prise sans offrir et sans qu'on demande. Et à cet instant, nos mémoires primordiales se mélangent, malgré la haine, malgré le mal, c'est le sang, la tache-oiseau Pantone 181, qui nous unit dans ce refus, dans ce pouvoir d'être enfin une femme, un pouvoir qui n'en est pas un, c'est un prix de consolation qui ne console même pas.

Quand on a fini de me raser les jambes, la mère me donne un Kotex beaucoup trop gros et des plâtres beaucoup trop petits et elle ferme la porte de la salle de bain sur ces clichés coupables. Il ne reste que moi assise sur le rebord du bain, la tache-oiseau qui s'agrandit, les jambes de craie où fuient des coulisses sans nom. Son regard plane comme un fantôme dans la salle de bain, son regard méfiant, son regard défait, et ces mots quand elle a quitté la pièce: «T'es une femme asteure.» Je suis une femme asteure. À douze ans, j'attends environ 450 exorcismes lunaires Pantone 181, et beaucoup de deuils, et aucun prix de consolation.

C'EST VRAI

Mélina Schoenborn

Soudain c'est l'averse
mille météores incrustés de pierres précieuses
s'écrasent sur le crâne des oiseaux
forent le fleuve

je n'étais pas préparée à ça c'est vrai
habituée à la pluie du mois d'août
qui rallonge mes robes

je regarde les roches fumantes
faire naufrage
mes doigts sont impatients
je veux posséder leurs bijoux
butiner autour des bolides
couler avec eux
la lune brille dans mon désir
je plonge

les eaux en fièvre
comme un champagne penché
me secouent

ongles
dents
cherchent
grugent
les cailloux
font des entailles aux gencives
jointures en sang
lueurs sombres
elles dansent sur le sable
tandis que je touche le fond
aurore laurentienne
je l'admire
un temps

avant le jour
je remonte les remous fatigués
mes mains en carbone
cœurs d'une étoile
s'accrochent à la
rambarde
sur la rive silencieuse
quelques volatiles survivants
sont mes seuls observateurs
éblouis

dans un splendide hoquet
les diamants et les pépites d'or
en feu d'artifice
fusant de ma bouche
retournent au ciel

une offrande.

AU COU

Katherine Raymond

Ce qui s'était mis à ramper, à guetter sous la surface au sortir de l'enfance, je l'ai longtemps cru, ne reviendrait pas.

Mon visage étreint par le vent chaud de l'été qui s'engouffre dans l'habitacle devrait être celui d'une jeune femme comblée. Celui, rassurant, de toutes les jeunes femmes. Un visage tourné vers le ciel. Les traits de l'enfance encore aisément reconnaissables.

La voiture quitte la ville pour les vacances, les mains de l'homme qui m'aime sur le volant ; mon premier roman vient tout juste de paraître. Tout porte à se réjouir, l'instant comme le calque d'un rêve. Le rétroviseur reflète le cliché : les cheveux fous, le laqué de la peau, le galbe encore juvénile des joues et du menton, en cambrure de pêche, et le large sourire entre le val coquin des fossettes.

Une jeune femme comblée. Son sourire imperturbable, une volonté d'ordre.

Je scrute un long moment mon image reflétée. De près, trop près sans doute. L'espace d'une seconde, elle sombre dans l'angle mort du visage. Mon souffle se serre, ma gorge

s'emplit de bourre, de mots. Un songe s'échappe, une fissure. Écrire un livre : rarement ai-je consacré autant de soin à mettre des mots ensemble. Rarement ai-je ressenti une aussi profonde envie de me taire.

Une déferlante de mots s'effritent au sortir de ma bouche trop étroite, restent pris dans le philtrum de mes lèvres en cœur. Trop de mots, dits en vain, mal dits ; l'image se fronce. Un tremblement agite mes paupières, elles se plissent, cherchent à rétablir l'ordre. En une motion saccadée, elles se ferment – et lorsqu'elles s'ouvrent, les couleurs se réimpriment sur ma rétine, des couleurs fardées, des traits criards, des angles acérés. Il me semble qu'un pli se dessine à la commissure droite de mes lèvres, d'abord presque indiscernable, puis de plus en plus net. Un pli qui se creuse vers le sol, comme si mon visage était pris du besoin soudain de ramper. Une entaille, une tranchée défigure l'image.

La commissure droite de mes lèvres, sous le battement frénétique des paupières, se voûte.

Mon index cloué à la peau, son pouls strident tire contre mes lèvres puis relâche, implore, tire encore la peau jouxtant ma bouche vers ma tempe. Vers le ciel, échec. Ma peau inerte et ma bouche, toute la moitié droite de mon visage s'obstine dans la chute. S'affaisse vers le sol en un rictus de prosternation de plus en plus malveillant. Les muscles semblent se défaire sous mes doigts en masse de fibres visqueuses.

Des doigts plongés dans la vase d'un lac sans nom.

Là où baigne un souvenir d'enfance. Un instant, étrangement, de paix. Je pense au lac, à ce qui vit et meurt sous la surface : l'équilibre d'une nature lointaine, sans contrainte.

Je me rappelle alors le médecin, ce qu'il avait dit quand pour la première fois mon visage s'était affaissé : les récides sont rares, mais possibles.

Sous mes doigts, j'en suis à présent certaine, se recrée, se creuse le visage que j'ai trop bien connu, au sortir de l'enfance.

Les histoires, pour moi, commencent souvent par un bain de sang. Une violence que personne ne veut entendre de ma bouche. Mon joli visage et mon corps en travers. Peut-être, au fond, vaut-il mieux que mon visage s'affaisse enfin et pour de bon ? Pour vous et moi. Que la menace s'énonce au grand jour.

*
* * *

J'étais une enfant prédatrice. Cela ne m'avait jamais posé problème.

Mon territoire, c'était l'herbe entre les quatre grands chênes couverts de mousse. Autour de la maison, une nature clôturée, une rue tranquille pleine d'enfants qui jouent en cercle. Les échos de leurs rires me parvenaient, mais ne suscitaient aucune envie, car les branches, les feuilles, le lichen et moi en dévorions toute la substance dans la gaieté d'un grand banquet. Sans notion du temps, comme vivent les arbres ou les bêtes, pour rien. C'était bien assez de devoir me mêler à eux à l'école. Cet espace était le mien.

Parfois, un enfant curieux s'approche.

J'inspecte les alentours, écoute le bruissement des feuilles, laisse mon duvet noir se hérissier, le sang affluer dans mes avant-bras. J'empoigne, parmi mes jouets de fille, ceux qui fouettent : corde à danser, cloche-pied, élas-

tique. Une tension, à la fois morsure et caresse, me saisit entre la vulve et l'anus, croît dans l'attente. Le paroxysme arrive dans la réverbération stridente de mes attaques sur la peau. Le paroxysme de la marque rouge, du sang.

Avec le temps, la couleur pastel des cordages s'est recouverte de taches, de petites croûtes noirâtres, au point de disparaître. J'étais après chaque attaque plus seule, et grandie. Hirsute et sauvage. Parfaitement adaptée. Encore qu'une enfant. Un jour, on ne m'a plus crainte autant... Les angles saillants de l'ossature, visage et corps, se sont couverts d'une graisse douceuse. Bête curieuse, toujours farouche, mais curviligne. Un corps de petite fille velue qui pue la complaisance.

C'est là que l'incident s'est produit. Un enfant s'est approché. Un *garçon*.

Il s'élance depuis son porche vers mon territoire, avide, une course parfaitement droite. Sa main déjà sûre me flaire entre les arbres, empoigne sous mon short ma fesse droite. La grâce de mon mouvement me laisse coite: en une décharge fluide, je le pousse en bas des trois grosses marches de béton. L'instant se suspend, je rêve de craquements sonores et définitifs. D'éclats d'os rompant la chair.

Au lieu de quoi il retombe indemne, avant d'émettre une sorte de vagissement. Le son du lâche mordu par l'animal taquiné de trop près. Un son atone et gangrené, mais qui, pour la foule rassemblée en un mur – cela m'échappe –, l'emporte sur mon indignation.

Les ongles manucurés de ma mère se serrent sur ma nuque. Au travers des canines que j'enfonce dans ma lèvre jusqu'au sang, quelque chose se force un passage: mes excuses. Lui, pas. Mon ventre se tord, ça ne s'arrête plus. Dans les jours qui ont suivi, le sang est passé de ma bouche

à mon sexe. D'énormes caillots fétides. Une coagulation avariée des possibles. Pour moi, il ne faisait aucun doute qu'il y avait un rapport direct entre les deux. L'ourse, au zoo, est éternellement malade. Ma mère faisait elle aussi un lien de cause à effet, mais trop tard, il fallait d'urgence entrer dans le monde des femmes.

L'injonction de ce jour-là s'est très vite muée en litanie : être sympathique, avenante. Et dans ce monde nouveau, il y avait toujours quelqu'un, jamais d'arbre, pas même l'ombre d'un chêne. La lumière était sans cesse réfractée et parents, professeurs veillaient au grain, traquaient le nombre de mes échanges, de mes flirts. Pour la première fois, j'ai eu besoin du groupe, et, comme jamais auparavant, le groupe s'est saisi de chaque occasion de me répudier.

Et le sang, ce sang qui n'était plus jamais celui des autres.

Une fois saignée, inerte, il devenait possible d'apprendre à apprendre. Les angles de mon visage se sont initiés à la finesse, mes traits et les inflexions de ma voix se sont confondus en excuses, mes réparties se sont faites plus ténues, les mouvements de mon corps dans l'espace, plus calculés. Limés au point de rupture, ils suscitaient les égards des garçons et le respect forcé des filles. Le calme des adultes, enfin.

Il y avait là quelque chose de grisant. Contempler de l'extérieur la conversion, avec une fascination renouvelée, nourrie de sa passivité croissante. La consécration. Mais la nature ne se tait pas si aisément.

Un garçon s'est approché.

Le meneur de la meute de ceux qui me tourmentaient. J'avais entrepris de séduire ce garçon dont toutes rêvaient. J'ai ri à ses blagues, gorge offerte, même lorsqu'elles me

visaient de la manière la plus vile. Bientôt, il a voulu presser ses lèvres aux miennes. Il a voulu caresser mes seins au travers du tricot d'écolière, puis dessous. Il s'approche. Ses mains fouillent ma culotte. À l'arrêt d'autobus, je donne un spectacle, je laisse faire.

Il me suivra bientôt dans les bois.

Je l'ai défloré, ce sale petit con.

Dans la forêt attenante au quartier, j'ai vu son iris pâlir. Son air amusé, pseudo-mâle, se liquéfier sous la dangereuse cambrure de mon sexe sur le sien, le corps caverneux menaçant de se rompre. Son visage d'enfant souillé de morve, tordu par le son trop aigu de ses plaintes. Mon visage d'enfant aussi, son rictus fiévreux de triomphe, empourpré par le foutre rougi. Il ne m'est même pas venu à l'esprit que, moi aussi, je lui sacrifiais ma virginité.

Quelques jours plus tard, dans le miroir des vestiaires de l'école, un pli apparaît à la commissure droite de mes lèvres, d'abord presque indiscernable, puis de plus en plus net.

La moitié droite de ma bouche s'affale vers le sol. Chaque intervalle entre le battement des paupières, chaque nouveau doigt dressé découvre un visage plus vil. L'entaille se creuse. J'entends la clameur des moqueries. Ma bouche suinte, la salive entre mes lèvres ouvertes s'échappe le long du cou. Je courbe l'échine dans la plus illusoire des postures de reddition. Mes yeux sont rivés sur le labyrinthe de chaussures vernies autour de moi ; parmi elles, je reconnais de suite les siennes, crois sentir l'odeur aigrette de son foutre. L'odeur musquée du sang.

Ma joue droite s'affaisse elle aussi dans la honte de ma bouche, ma paupière se disloque. Ma vue se trouble, les visages se fondent autour de mon cou en un nœud de pendu. Les rires fusent, gras, visqueux, vomitifs. Me couvrent d'une masse épaisse et suffocante qui s'insinue dans ma bouche béante, vers ma gorge.

Un surveillant s'interpose, laisse échapper un cri, me sépare prestement du groupe. Des gestes brusques et paniqués, des gestes sanitaires devant l'éminence d'une contagion. On me transporte d'urgence à l'hôpital, je pense à une pandémie de petites filles monstres.

À l'éradication qui viendra.

C'est un oto-rhino-laryngologiste qui, très platement, met des mots sur ce qui était, pour moi, une manifestation évidente des luttes impures qui se perpétraient en moi. La sentence est prononcée d'une voix empressée et sans appel: «C'est une paralysie de l'hémiface secondaire, due à une irritation du nerf facial. Traitable, d'origine virale. Le plus probable, dans votre cas, serait la réactivation du virus de la varicelle, fréquente à la puberté. Ou alors la contraction du virus de l'herpès en raison de votre contact sexuel récent.»

Sur une ligne du rapport, avant qu'il ne ferme le dossier d'un claquement de mains, je lis: «Paralysie de Bell.» Les lettres du diagnostic se disjoignent pour mieux tinter. *Paralysie de Bell, bells, cloches*, je ne crois pas au hasard. Les mots ne cèdent rien au hasard. Leurs cloches acérées sonnent comme un leitmotiv, celui de l'ordre.

Dans un vacarme d'images et de sons, je m'imagine devenir crotale, ornée de clochettes; je passe ma langue gourmande sur mes crochets arqués – mais l'image se

déchire. J'ouvre les yeux, je vois Sylvia Plath qui agite sa cloche de détresse depuis le grenier oublié de sa mère. Elle tinte, mais personne ne bouge. Puis, j'entends meugler. Un instant, tout paraît s'apaiser. Autour de moi, tout est vert de vie ; la lumière, nourricière. Des génisses déambulent, elles broutent et meuglent, mais dans leur œil trop lisse, je vois un gouffre. Les meuglements se font plus inquiets, elles se mettent à courir, elles déboulent le long d'un pré, j'entends le tumulte des cloches. Elles s'étranglent, la cloche qu'elles portent au cou retenue, serrée par la main de l'homme qui les possède. Plus elles cherchent à fuir, plus l'air leur manque, le cordon serre leur cou et la cloche tinte toujours plus fort.

À mon tour, on me prend à la gorge : c'est mon reflet dans la porte vitrée de la salle d'examen. Un ruban multicolore autour des chairs étranglées, une bien jolie boucle. Une petite cloche au cou qui sonne l'alarme.

Mes gestes ornementés qui tintent, la petite fille monstre avec son visage défait.

*
* *
*

Le paysage de la ville a cédé sa place aux arbres le long de la route. La voix de mon amant ne me parvient que par saccades, je ne sens plus sa main contre ma cuisse. Je sors la tête par la fenêtre, le vent fouette ma peau et mes sangs, hérisse le duvet pâle du visage. Je m'approche toujours plus près du rétroviseur : désormais, ma bouche affalée occupe presque la totalité du reflet. Dans le bas-ventre, une tension aiguë des muscles.

Le mal dans mon visage malade, la première fois, avait été rapidement éradiqué, sans doute le serait-il cette fois

aussi. Les antiviraux avaient assuré le retour à l'image, le retour de mon sourire imperturbable de jeune femme; tout ce qui se jette en travers des mots. Pour toute trace, un très léger pli persiste à la commissure droite de mes lèvres. Je vous imagine regarder mon visage sur la jaquette d'un livre, oublier mes phrases, scruter avec attention à la recherche du pli.

Et le rictus malveillant de ma bouche inerte se creuse.

L'ENFANT UNIQUE

Zéa Beaulieu-April

aux parents infertiles
imposée
miracle
lire : erreur de médecine

l'enfant unique
ni particulière ni spéciale

cygne noir
seule distinction : ses parents ne sont parents de personne
d'autre

sous la gorge, elle porte une petite tache rose
« l’empreinte d’un gardien »

elle est la première fille
six cousins entourent son berceau
« elle sera gâtée »

la tache protège sa voix

elle grandit en faisant fleurir des systèmes
les habitudes deviennent des lois

il manque de joueurs
sans adversaires, impossible de tricher

si elle termine la partie, elle gagne

seule dans les bois
l'enfant n'est pas chaperon rouge
non plus loup

il n'y a ni danger ni récompense

personne ne l'attend
personne ne la cherche
ne la chasse

« elle sera gâtée »

elle apprend l'ascétisme
contrôle ce qui la déborde

elle ne désobéit pas
elle s'obéit

elle joue des tâches
sans repos accumule les missions
c'est la moindre des choses
quel miracle resterait là, à rien faire ?

dans la rencontre
elle a le chant et le cri faciles
elle tresse les angoisses à venir

c'est toujours vers sa poitrine qu'elle retourne
le coup, le couteau à beurre

Charlotte, seule confidente
a l'oreille longue
pleine des histoires de l'enfant
dont elle ne retient ni les mots ni les sons

elle apprécie la mélodie
la chaleur du souffle
la caresse

elle lèche la petite tache rose
«l'empreinte d'un gardien»

VIERGE FOLLE

Véronique Hudon

Chaque jour, le sommeil avale et recrache les corps perdus. Une lente marée qui lèche les pensées. Ma carcasse échoue contre les filles aux paupières closes. Seule dans la chambre, je respire les vagues. Il y a le miroir, le rideau et le plafond qui tombe. J'ouvre les yeux. À chaque réveil, une lumière brille et disparaît. La nuit, je visite des maisons. Je ne suis jamais chez moi dans ma tête. Le vent se lève, il fait clair, il fait noir, il fait rien. Il y a des visages familiers et étrangers. Le vent se couche et j'étouffe dans le brouillard. Ma tête est un dégât. J'avance dans le noir. Je regarde le miroir, petit à petit une forme inconnue émerge. J'écoute le bruit de l'eau qui tombe goutte à goutte dans le lavabo. La chambre coule. J'ouvre les yeux. J'ai froid dans mon petit lit. Le rideau est fermé, la porte barrée.

La maison est un dortoir dans lequel je me perds. Les robes sont rangées au grenier. Les cadres basculent, les volets claquent au vent. Un souffle dans le cou. Les toiles d'araignées, la poussière sur les meubles, les fruits pourris sur la table. Dans les murs, il y a des voix. La fenêtre donne sur un paysage muet. Les corps ne portent pas de visage. Il y a les mères, les sœurs, il y a celles étouffées dans leur propre chute, et celles qui rôdent comme une menace sourde autour des berceaux.

Devant le miroir, je suis nue. De la fumée s'échappe de ma bouche. Je ramasse les morceaux de mon visage au sol. Un piège invisible. Je suis un monstre. Tout est arrêté dans le bruit de ma tête. J'ai peur d'entendre ma voix dans le noir. Les histoires s'emmêlent. Les images aussi. Il s'est passé des choses. La vaisselle se casse sur les tuiles. J'essaie d'ouvrir les portes. Je suis sans paix. Une maison brûle dans mon ventre. Je tombe comme une roche.

Le malheur s'infiltré dans les fissures. Il n'y a personne pour laver les fenêtres, ramasser la poussière, tenir la maison. Rien dehors. Une ligne simple comme horizon. Je ne comprends la langue de personne. Quelque chose me suit, j'avance dans l'escalier. Les pierres me regardent. Le sous-sol est plein d'eau. La maison ne tient plus.

Une boîte de verre. Je me frappe contre les parois. Un oiseau noir à la fenêtre. Je tombe au sol: une image, un mouchoir. J'essaie d'entrer chez moi, les murs se replient comme une pierre sous les draps. On a volé mon secret. Le miroir se casse au sol.

Je n'arrive pas à me lever, le plancher est trop dur. Le soleil est un roc pâle dans la nuit. Je suis un squelette de nerfs. Le cœur dans la main, la rage de sentir. Dans ma tête rejouent sans arrêt les histoires possibles. La douleur tient le fil des pensées raides. Mes os grincent. Je me glisse dans les limbes. Un passage secret dans mon crâne.

Un cillement qui perce l'infini. Je tiens les vertiges en terre avec mes sœurs. Un bouquet de fleurs mortes. Je plonge avec elles au fond du gouffre. Nos robes grésillent avant de s'éteindre. Je porte la haine inaudible de celles que rien n'a touchées.

Un grand tombeau orné de toutes mes peines, il a la forme
d'un ventre. À mains nues, je le creuse. Un trou au visage.
Les dents au fond du cœur. Mes yeux perdus dans la boue.
Un portrait décomposé de moi. Je me disperse, m'effrite,
je ne sais plus s'il reste quelque chose. Il y a un cri. Le
cœur lâche un peu. J'avale le nid de glaise, de verre et de
cailloux. Je lis les instructions :

Effacer mot à mot mon histoire.
Penser à l'envers jusqu'à renaître.
Brûler la maison, la robe, la fleur.
Dessiner mon visage dans mon poing.
Fermer la porte de la cave.

CHARLOTTE DU FUTUR

Vincent Giard















LES OISEAUX SONT SEULS À RÊVER

Emmanuel Deraps

j'ai caché mes pilules dans l'oreiller
Josée Yvon, Filles-missiles

1.

j'ai longtemps été un calcul incomplet
une jeunesse incomprise
enveloppée dans les décomptes du cuir
et sous une doctrine du dimanche
un calendrier fétiche un anniversaire que personne ne fête
ce sous-sol sale de mes ruines

dans mon village vaseux porté en pendentif
pour me souvenir des départs
je disais l'époque
des motos volantes et de la désertion
les fosses s'accumulaient
pour contourner les machines les caissières
pour enrayer le père posé en piège
j'empruntais des vocalises aux passants

je voulais m'endormir au pied de la lie

jusqu'à majorité reste la fugue
ce passage obligé qui me ramène
du moteur au matelas

2.

érosion de canicule je collectionnais
les algues d'aguanish ces pigments du fleuve
mon grand-père rigolait
comme une fissure naissante dans le mât
penché sous la brise immanquablement
le bois franc se parfumait de caramel

il n'a pas pris la peine d'avertir
il a quitté le siècle picoré par les oies
sans cérémonie moi j'y entrais
les yeux fermés sur décembre
une larme à la commissure des lèvres

j'avais à peine l'âge de porter un masque
aux funérailles de croire qu'on arrive
toujours trop tard pour s'inventer
un nom

3.

le passage du vent m'échappait
dans ma poitrine j'avais des mots d'emprunt
de taxi en taxi coincés entre les dents
comme il me faut parfois mourir

l'œil du cyclone s'approchait
dangereusement du saccage
et un jour l'île ne serait plus
déserte
il y aurait des cris et des chocs
des pleurs des rires et quelques titans
pour tenir les rênes de la nuit
mais aucune carte n'arriverait
à me donner une raison de revenir
manger les restes à la maison que j'avais
autrefois laissée dépérir
avec les noms oubliés de mes frères

4.

des retailles de lumière la cernent
au chevet des colibris
elle épuise les républiques ma grand-mère
première présidente du naufrage
on nous l'annonce
sauvage à la radio de la résistance
le cancer changera
de cap comme de poste

ici les médecins jouent ce drame
une chaise musicale dans sa chambre
sous les chuchotements
subtil codage
qu'eux seuls saisissent
la mort rôdeuse

tous savent la saleté qui se camoufle
dans les nids de la rémission
mais très peu osent le dire

les rêves n'arrivent qu'aux oiseaux

5.

oui je reviendrai visiter les pièces vides
du motel putama
masquer les drames qu'on m'a imposés
et qu'en enfant ingrat je réécris
faussement comme miens

pour trahir mes travers
il ne me faudra qu'échapper
une folie douce
dans la poche intérieure de mon perfectio
entre mes cigarettes cassées
et ces choses de la débauche

6.

enfants malades la tête appuyée
contre un sommeil mis à l'index
nous rêvons l'amérique des lumières
avec au ventre des poèmes brumeux

et pour la vivre oui
et pour nous vivre à perte d'âme
je prends encore le micro
comme un narcotique anonyme
une petite cuillère dans un sous-sol d'église
les messes noires de bar en bistro

et avide de fêtes pour demain rêver mieux
la crème sur les crêpes et le cristal dans les mains
ces coupes débordantes ce champagne encore frais
dans cette voiture couleur vampire
à la vitesse du vide je suis
le bac à sable d'une enfance enfouie
la plasticine noircie par l'angoisse de la disparition
et qui avec plaisir mange à même sa mort
déjà broyée par le mécanisme de l'horloge
grand-père

7.

il y a de ces naissances qu'on accepte
comme des obsèques sans pleureuses
une épitaphe caressée par les bêtes
à l'heure des ruelles
comme pour rentrer chez soi
sous la fine pluie des accidents

au moment de l'aveu
la faute se divise
à chacun ses torts à chacun sa peine
à chacun l'enfant qui lui revient

et au loin on entendra
ce qu'on voudra bien
moi lové je respire
encore dans les veines
cette heure innommable
à redonner en fragments
aux orphelins

AUTOPSIE 4

Marc Babin

Je suis un homme blessé, un malheureux, heureux les pauvres de cœur, je suis un handicap. Mon Dieu, qu'avons-nous fait pour en arriver là? Mon reflet d'homme blanc condamné, sans plus aucun privilège, s'enfuit par la fenêtre. Je suis dans la rue tout petit, araignée de béton, et je regarde ma voix d'en haut, araignée de salon. Ma voix: ses envies qui me montent à la bouche. Elle regarde par la fenêtre. Il regarde le building. Bye-bye chauffeur. Bonjour chauffeuse. Le disque aléatoire du souvenir impose son orchestre volatil et, d'un moment, on passe à l'autre et, d'une personne, on passe à l'autre, Cécile, Gisèle, Bertrand, Booba. Booba, qu'avons-nous fait pour en arriver là?

Booba est mon Dieu. La première fois que j'ai vu le D.U.C. en concert, j'étais une bête de foire, heureuses les bêtes de son, j'avais des muscles. J'avais de quoi tenir debout, et je tanguais, je tanguais pour le plaisir d'y aller, allez, tangué, tangué avec moi, tangué avec moi mon amour, je t'aime, m'aimes-tu? Elle: « Je baise pas la première fois. » Moi: « Je baise pas la deuxième. » Ainsi, on en est restés là. Je dansais en me déhanchant le cul sur tes beats déchirants quand ma cheville a cédé, Booba. Je me suis retrouvé à l'hôpital où

j'ai chanté tes chansons à voix basse et arrêté de marcher, puis je me suis retrouvé ici, chez moi, à regarder par la fenêtre les fesses qui passent, le cul qui suit. D'en haut, je méprise les baisers, les querelles, les liaisons, le soleil ; et le soleil, les liaisons, les querelles, les baisers me méprisent. En haut, duc de Boulogne, je suis abandonné comme une vieille chaussette de chiffon trouée, et je suis en bas. La vie est difficile. Que la vie soit difficile est une vérité ordinaire, la première des quatre nobles vérités enseignées par Bouddha. Bullshit. Depuis que ma cheville a cédé, depuis que la rupture a fait mal, ce monde m'écœure comme un ventilateur d'été, comme une serpillière, comme la poussière chauffée sous les calorifères les premiers jours d'octobre, quand ma tartine vire au frette. Ce monde, et ses coupables métissés qui volent nos femmes, je pourrais le Boko Haram.

Parmi les personnes vivantes avec lesquelles je fais désormais du sexe physiquement, on trouve les moches, les moins moches, les autres. Et les prostitués. On trouve, parmi les prostituées et prostitués vivants avec lesquels je fais du sexe physiquement, des certains qui me font jouir, des autres qui me font pas. Pas facile. Les putes ne sont pas terribles, les travailleurs du sexe ne sont pas. Regardent par la fenêtre de leur vocation et réclament : « 200 ! » Je me demande, moi, innocent comme je suis, qui joue quoi, et si le client n'est pas aussi le prostitué. « 180 ! » Ma voix de dérangé qui essaie de magasiner comme on marchande une personne itinérante, en s'excusant de n'avoir pas. La Bible dit : « Je serais une salope matérialiste » (*Autopsie 4*, ch. 17, v. 31).

La première personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement était une Arabe métissée. Elle avait

beaucoup d'imagination parce qu'elle était, devons-nous la croire, «une femme qui en a vu d'autres». Après avoir payé un extra de 80 dollars d'homme blanc privilégié pour contribuer à faire venir sa famille au Canada, j'ai joui. La deuxième personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement s'appelait Gisèle, Cécile, c'était une maman d'ici. Elle m'a expliqué ses trous, avec ou sans protection, avec la protection du pimp. Elle m'a expliqué qu'il allait me casser la gueule si je payais pas, «tu payes d'abord». Elle a souri. Promené une main sur ma cuisse. «T'as soif?» C'était une femme assez bien, pas particulièrement moche, que j'aurais pu 1) demander en mariage ou 2) Boko Haram. Elle s'appelait Cécile. Elle s'appelait Gisèle. Elles existent. On a bu chacun notre verre, c'est tout ce que j'avais, et comme on avait toute la nuit, on a partagé des tranches de pain beurrées d'anecdotes de vie et d'écœurement narratif, quelqu'un a raconté: «J'ai mal au ventre.» Alors on a fait de la coke. «Ça nous donnera envie.» Mais on n'a eu envie de rien. On est restés là à parler de nos tatous. Du bien qu'on prend à se faire mal. Du mal au ventre qui passe pas. Du combat entre le bien et le mal dans *Le seigneur des anneaux* et du combat entre la lumière et les ténèbres dans l'appartement. On a ri jaune. On n'a plus ri. On a éteint le plafonnier. La troisième personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement s'appelait Cécile ou Gisèle, on a bu à en perdre la raison: «Caca!» C'était une voix ampoulée, de guenille, de greluce, et tandis que la tartine verbale pourrissait sur un silence malaisant, j'ai inséré, pour détendre l'atmosphère, un disque compact. La quatrième personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement regardait mon reflet descendre dans le vide, ramper sur l'asphalte, je suis seul. Quelqu'un a raconté:

«Ce monde m'écœure.» L'expérience de cul était ordinaire et je pensais, masturbé, à combien ça ne veut pas dire grand-chose, «ce monde», à combien ça ne veut pas dire grand-chose, «m'écœure» – mais que si ça ne veut pas dire grand-chose, tant mieux. «Quelque chose ne va pas?» On a essayé de parler du parfum, du tabac, du café, du parfum des fumeurs parfumés qui vont s'acheter du café mais on était mal, alors on a fait de la coke. Et en caleçons dans le salon, on a rédigé un manifeste:

MON MAL ressemble à une bouchée de pain. À la bouchée que je mâche. À la tartine que je mâche des yeux. À l'écœurement que j'ai DE VOIR. Ou est-ce de goûter? MAL DE GRAINE dans l'assiette, sur la langue. Mal de la grosse pâte épaisse qui colle au palais dans un espace HEUREUX, bouchée du matin, chagrin. Pour faire passer la bouchée, shooter, mais le ventre serré, mais la tronche de cul en mode citron: BOUCHÉE DU SOIR.

Le disque aléatoire du souvenir impose son orchestre volatil et d'un moment, on passe à l'autre, et d'une personne, on passe à l'autre, mardi Cécile, jeudi Gisèle, Bertrand vendredi. Contre l'ennui lancinant du personnage blessé, forcé d'observer par sa fenêtre les fesses qui passent, le cul qui suit, il reste ça, le disque. L'histoire d'un trip de cul entre des personnages visiblement interchangeables, moi qui suis heureux, moi qui suis malheureux, et moi.

La unième personne vivante avec laquelle je vais faire du sexe physiquement s'appelle donc Bertrand. Lui regarde par la fenêtre. Lui regarde le building. «Debout. Tourne-toi. T'es pas bon si t'as pas d'fesses.» Bertrand m'observe. «180!» Il jette la piasse sur le lit et je dis oui en voulant

dire non, je suis mélangé mais le deal est fait. Bertrand est un homme rachitique, doux et alcoolique. Un connard, de toute évidence, qui a raté sa vie. Mais Bertrand a une sexualité ordonnée. Tous les vendredis, je le regarde déshabiller le building. Ça monte en haut. Ça ôte ses bottes. Ça s'assoit. Tous les vendredis, il regarde mon reflet qui s'enfuit dans la rue, «Debout», il s'assoit sur la bolle et j'entre mon pénis cul sec, il avale, met un doigt dans le cul sec et je crache. On tire. La chasse, un coup, une puff, une ligne, la nuit, infatigable, regarde mon reflet qui descend dans la rue ramper à quatre pattes, araignée du matin, araignée du soir, et tout a le goût écœurant du retournement: «Tourne-toi.» Je me mets sur le dos, Ô plaisir de me faire dominer et fierté acrobate, coloniale, de donner du plaisir, puis, tout se passe très vite, Ô mépris, Ô désir que j'échange pour une piasse, tout cela m'écœure et je fais des bêtises partout, tout à fait malheureux, heureux les imbéciles heureux, Bertrand avoue: «Tu me fais du mal.»

Ça ôte capote, ça met ses bas, ça claque même pas la porte. Bertrand, qu'avons-nous fait pour en arriver là? Perché au bord de la fenêtre, je regarde Bertrand qui se casse. J'ai envie de l'assassiner... J'ai envie de l'assassiner parce qu'il m'abandonne maintenant. J'exige qu'on me branche le Super Nintendo, j'exige, abandonné comme une vieille chaussette de chiffon troué, j'attends. Le Super Nintendo et le retour de Bertrand, j'entends. Mes béquilles posées sur le sol. Faut-il exécuter un paquet d'innocents pour s'excuser de choisir mal? J'appuie une béquille contre mon épaule et place ma main sur la poignée. Bertrand, qu'avons-nous fait pour en arriver là? Le corps appuyé contre le AK-47, je pose un doigt sur la gâchette. Mais je ne tirerai pas. Je suis un gentil garçon.

LE COLLECTIONNEUR

Elisabeth Arseneau

« On trouve de tout quand on regarde bien, quand on se met à traîner les yeux sur le sol comme un chien. Des boulons, des clous, des vis, même un tournevis en étoile que j'ai rangé dans ma boîte à outils. Une pomme où l'on n'a pris qu'une bouchée, une tête de poupée mystérieusement décapitée. Le monde est fou, il jette tout. Une clé de motel avec le macaron numéroté, un hamburger MacDonald encore emballé, niché dans ses frites, un roman Harlequin, un magazine *Penthouse* que j'ai mis à sécher sur le Franklin pour voir si les filles vont ressusciter quand la pluie se sera évaporée qui les a noyées, trempées jusqu'au trognon. »

Réjean Ducharme, *Va savoir*

Ma famille et moi habitions Duberger, un quartier résidentiel délimité par quatre des artères principales de la ville de Québec. Il se situait au cœur de la municipalité, mais n'en demeurait pas moins une sortie d'auto-route parmi tant d'autres; un lieu où les baby-boomers,

les bungalows et les vieux érables s'entassaient. À l'heure de pointe, des milliers de voitures roulaient à proximité, le frôlaient sans tout à fait constater son existence. Elles détruisaient parfois leur carlingue dans ses fossés, mais s'en retournaient aussitôt à dos de remorque. Elles n'y laissaient que leurs débris, au grand plaisir de mon plus jeune frère, Samuel. Il avait 7 ans. Il venait tout juste d'obtenir la permission de partir seul vers les confins de Duberger. Les matins d'été, une fois ses céréales Nesquik englouties, il enfourchait sa bicyclette sans petites roues d'appoint, qu'il maîtrisait depuis peu. Il s'élançait sur l'asphalte – non sans percuter quelques bacs à ordures au passage – puis disparaissait dans la courbe prononcée de la rue Lemieux. Par la fenêtre de la cuisine, je le regardais s'éloigner, la tignasse dorée dans le vent. Il partait à la recherche de « trésors ».

Du haut de mes 12 ans, je voyais ces trésors pour ce qu'ils étaient, des tessons de bouteilles, des pétards à mèche frisés par la combustion, des ressorts tordus et des fragments de voitures accidentées le long de l'autoroute 40. Mais Samuel, insensible à mon dédain, accourait vers moi, essoufflé par son interminable journée de fouille. « Elisabeth, regarde ! » s'enthousiasmait-il, le regard pétillant et les prunelles écarquillées. J'avais beau regarder, je n'arrivais pas à voir dans ses trouvailles les merveilles qu'il imaginait.

Samuel était tout à la fois un archéologue des banlieues, un pirate improvisé, un collectionneur de fortune, un magicien des rebuts. Il s'évertuait à ressusciter des déchets semés au gré d'un vent mécanique de 110 km/h. Il les conservait avec soin dans un coffre bleu aux fermoirs dorés. Lorsque la pluie se précipitait du ciel en torrents, Samuel interrompait ses recherches, déplaçait sur le sol une

courtepointe brodée par ma grand-mère et s'y agenouillait. Il faisait son inventaire. Un à un il scrutait ses objets, les nettoyait, puis les disposait sur la courtepointe selon un ordre précis. J'avais l'habitude de l'espionner du haut des marches. Sa tête dodelinait et ses lèvres remuaient doucement, chuchotant des incantations. Samuel était un enfant de nature turbulente, mais sa quiétude dans ces moments était absolue.

Lorsque l'été tirait à sa fin, il regroupait sa collection sur une table Fisher-Price en plastique, qu'il installait dans la rue. Avec une calligraphie estropiée, il décorait une bannière en carton de son message publicitaire : « Les trésors de Samuel. » Deux jours durant, il les échangeait contre quelques sous ou les donnait, tout simplement. Quelques voisins passaient, lui adressaient le sourire navré qu'on adresse aux colporteurs. Si la chaleur était étouffante, ils lui laissaient un pourboire charitable sans pourtant acquiescer quoi que ce soit.

Le plus souvent, Samuel rentrait bredouille à l'heure du souper, ruisselant de sueur. Parfois même, il franchissait le seuil de la porte en catastrophe, le visage noyé de larmes. Il se terrait alors dans sa chambre et refusait de souper en notre compagnie. Le temps avait beau passer, les étés se succéder, il restait toujours aussi surpris de l'indifférence des voisins pour ses trésors. Ma mère, le prenant en pitié, faisait mine de vouloir se procurer la collection entière. Un maigre dix dollars suffisait à faire oublier à mon petit frère sa déconfiture jusqu'à l'été suivant, où sa quête reprenait de plus belle. L'entêtement de Samuel à chasser les déchets me paraissait étrange. Je découvris bien plus tard que la passion de Samuel lui donnait un illustre prédécesseur.

En décembre 1985, Roch Plante créa ses « Trophoux ». Je les ai vus pour la première fois dans une salle de classe, regroupés dans un livre illustré que les étudiants feuilletaient à tour de rôle. J'avais alors 20 ans. Je les ai regardés sans grand émerveillement. Des trophées composés d'artefacts tirés des vidanges montréalaises, des objets perdus par insouciance, abandonnés le long des chemins ou dans les herbes d'un parc public. C'étaient des « saletés de fonds de nuit » (Réjean Ducharme, *Va savoir*), faites d'écrous rouillés, de cartes mères d'engins électroniques, de briquets désuets et de fragments de figurines d'enfants, assemblés comme les pièces d'un vitrail, recollés à la colle époxy et aspergés d'un vernis fauve. Le résultat, une sculpture ou un cadre, se voyait concéder un simulacre de sens par un titre pittoresque. J'ai cédé le livre à mon voisin de gauche sans m'y attarder davantage, insensible aux Trophoux de Ducharme comme je l'avais été autrefois aux trésors de Samuel.

Je ne m'y suis butée à nouveau que deux ans plus tard, lors d'un séminaire. Nous devions rédiger un article dans la trempe du nouveau journalisme et l'inspiration me manquait. Un collègue m'a suggéré de prendre les Trophoux pour sujet, comme c'était un sujet connexe à mon mémoire et que le nombre de rédactions à ce propos était négligeable. J'ai fait la sourde oreille un moment, m'obstinant à lever le nez sur l'œuvre de Roch Plante. J'espérais trouver un prétexte ou une solution de rechange. Puis, à bout d'arguments, je me suis rendue à la bibliothèque du pavillon Jean-Charles-Bonenfant pour emprunter toutes les publications concernant de près ou de loin les Trophoux et leur auteur.

J'ai lu qu'en l'espace de cinq ans, Roch Plante avait vendu près de 250 Trophoux. Son entreprise a été plus lucrative que celle de mon petit frère. Les Trophoux coûtaient quelques milliers de dollars. Comme quoi le fumier des uns devient parfois le pot-pourri des autres... De plus, il n'a pas eu à les vendre à sa mère, l'intelligentsia québécoise que formaient les Gérald Godin, Pauline Julien, Marie-Claire Blais et Denys Arcand a payé le gros prix. Cependant, Roch Plante n'avait pas 7 ans, mais 44, et il n'exposait pas sur une table Fisher-Price au tournant de la rue Lemieux, mais à la galerie d'art contemporain Pink dont la façade décorait la rue Notre-Dame du quartier de la Petite-Bourgogne. Qui plus est, Roch Plante n'était pas réellement Roch Plante. Cette imposture était son meilleur atout.

Le soir du vernissage, le tout Montréal s'est précipité dans l'étroite galerie Pink, déjà saturée par les cinquante-trois Trophoux. Il y avait des amateurs d'art, des collectionneurs de renom venus parfaire leur catalogue et des gaze-tiers qui brûlaient de résoudre une énigme. Les acheteurs les plus fameux, quant à eux, faisaient la sourde oreille aux rumeurs, une carte d'invitation à la main: «Trophée», y lisait-on, «de trope, fuite, dérouté... Dépouille d'un ennemi vaincu... Réunion des marques tangibles d'une victoire (prises de guerre, captures, etc.)... Groupe décoratif d'attributs divers servant d'ornement.» Au-delà de cette carte, un accord tacite les unissait: ils connaissaient la véritable identité de Roch Plante.

Les médias n'ont pas tardé à la découvrir à leur tour. Roch Plante, après tout, était un nom trop banal pour un sculpteur de boîtes à ordures couronné de succès. Pourtant, c'était bien le nom d'emprunt de l'écrivain Réjean

Ducharme. Un nom qui, par ailleurs, était très répandu à Saint-Ignace-de-Loyola, un village des îles de l'archipel du lac Saint-Pierre, à l'embouchure de la rivière Richelieu – mais aussi, comme je l'appris bien vite, le village où Réjean Ducharme, l'invisible enfanté de Gallimard, avait grandi.

Durant sa jeunesse, Réjean Ducharme a fréquenté le collège des Clercs de Saint-Viateur à Joliette, puis entamé des études comme ingénieur en foresterie à l'École polytechnique de Montréal. Six mois plus tard, il tentait sa chance dans l'aviation canadienne. Ce boulot l'a mené en Arctique. Il a ensuite travaillé périodiquement comme commis de bureau, sur les chantiers, ou parfois comme simple tire-au-flanc, profitant de l'assurance-chômage. Sa famille ne savait pas où le trouver. À force de dépouiller les feuilles de chou le concernant, j'ai compris qu'au fond, Réjean Ducharme était toujours ailleurs. J'ai éclaté de rire lorsque j'ai lu, dans un article du *Dimanche-Matin*, que son frère Denis l'avait croisé « par hasard » une matinée de janvier 1967, à Montréal.

Jeune écrivain compulsif et insatisfait, Ducharme a fini par jeter un de ses romans dans la boîte à malle plutôt que dans la corbeille à papier. Un manuscrit illisible parvient au président québécois du Cercle du livre de France, qui s'en tamponne le coquillard, puis un autre à Gallimard, qui lui attribue une note de lecture exceptionnelle. Le fumier des uns devient le pot-pourri des autres. Les médias québécois et français désirent canoniser rapidement le jeune prodige adoubé par Gallimard, avec tout ce que cela entraîne d'études prétentieuses et de faux respect. Or, Réjean Ducharme est un courant d'air. Il se terre obstinément dans le mutisme.

Les journaux et les revues sont réduits à reprendre comme des vinyles abîmés les mêmes bribes biographiques, à réimprimer la même photo du jeune homme aux allures de premier communiant. Ils se ruent avidement sur le téléphone, dépêchent des émissaires et des espions, vont jusqu'à se poster devant sa maison pour lui arracher une photographie. Mais l'écrivain fuit les affres de la célébrité comme la peste. Il s'en protège autant que faire se peut, vit en nomade, change de domicile lorsqu'il sent l'étau se resserrer. Les journalistes multiplient les éditoriaux dignes des *Mystères* d'Eugène Sue : « L'énigme Ducharme », « Sur les traces de Ducharme », « Le phénomène Ducharme », « Réjean Ducharme démasqué ».

On décrète que Réjean Ducharme ne peut être qu'un pseudonyme. Après tout, il est le « régent du charme », donc le maître de la séduction. Derrière ce nom d'emprunt se cacherait forcément un auteur célèbre, un politicien socialiste, un Juif d'origine irakienne, voire polonaise, Raymond Queneau ou Gérard Godin. « Une mise en abyme ! ai-je pensé, Roch Plante ne serait que le pseudonyme d'un pseudonyme, un enduit supplémentaire sur le mystère Ducharme. » Enfin, on conclut que le portrait au dos de ses romans est celui d'un étudiant mort, on nie son existence, on le relègue au statut de fantôme. Heureusement, quelques documentaires suffisent pour faire taire les sceptiques et les théoriciens du complot. En témoigne la mère de Ducharme, dans un décor champêtre, qui révèle l'humeur morose de son fils aîné : « Il n'est pas gai, dit-elle. Ça me surprendrait qu'il écrive quelque chose de gai. » Après cette révélation épiphanique, Ducharme interdira à ses proches d'accorder des entrevues à son propos.

Au terme des années 1970, les enquêteurs ont épuisé leurs sources douteuses. Quelques centaines d'éditoriaux cumulés d'une rive à l'autre de l'océan Atlantique ont mené à la conclusion que Réjean Ducharme non seulement existe, mais qu'il est gaucher, marcheur hors pair, chevelu, que son adresse figure dans le bottin téléphonique, qu'il a les yeux d'un vison (ou d'un animal traqué, selon les versions) et qu'il est né au mois d'août, ce qui fait de lui un Lion, à la surprise générale. Dans *Le Devoir* du 11 octobre 1969, Jean Basile conclut qu'il y a, en fait, plus d'un Réjean Ducharme :

Celui de Gérald Godin qui l'aurait découvert, celui de Pierre Tisseyre qui ne l'aurait pas découvert, celui de Gallimard, celui de *Montréal-Matin* qui, sans doute pour l'unique fois de son existence, s'intéressa à la littérature au point d'en faire une manchette à la une sur une problématique Goncourt. Il y a aussi le Réjean Ducharme qui se joue à lui-même la comédie d'être Réjean Ducharme. Est-ce que cela importe ?

Pourtant, en décembre 1985, l'énigme de Roch Plante ravive brièvement cette passion toute québécoise pour le reportage sensationnaliste. Mais la flamme s'avère n'être qu'un feu de paille. Elle s'éteint dès que les pièces du casse-tête sont rassemblées. La propriétaire de la galerie Pink, refusant de trahir son artiste phare, réfère les journalistes à une intermédiaire : Claire Richard, l'éternelle compagne de Réjean Ducharme. Ils se butent à ce nom comme à un redoutable cul-de-sac. Les Trophoux, somme toute, sont plus bavards que leur auteur.

En bonne étudiante, j'ai tout de même écrit à Patricia Pink et aux acheteurs principaux, dans l'espoir de faire fructifier mon enquête. Aucune réponse significative. Assise

au troisième étage du pavillon Jean-Charles-Bonenfant, j'ai fini par délaisser mes articles de journaux jaunis. Tout ce dont j'avais besoin, au fond, c'était le livre illustré distribué aux étudiants de M^{me} Beaudet deux ans plus tôt. Un seul exemplaire reposait sur les rayons de la bibliothèque. J'ai ouvert ses pages pour la deuxième fois, avec l'impression de feuilleter le catalogue du marché Jean-Talon, de renifler ses effluves de cigarettes et de boules à mites et d'huile de canola. Les Trophoux auraient pu appartenir à un des vieillards que j'y épiais nerveusement, petite fille. Postés derrière leur comptoir, ils sondaient les allées chaotiques d'un regard blasé. Je redoutais constamment le moment où ils m'adresseraient la parole en marmonnant. Des hommes aux mains sales, au rire gras, mi-marchands, mi-clochards, qui rêvaient de faire fortune en liquidant leur bric-à-brac. Les Trophoux charriaient un bric-à-brac similaire, aussi inquiétant.

Ils étaient, en ce sens, à l'image des romans de Ducharme : « [u]ne tentative inégalee de réduire l'être à sa plus simple expression [...] de rendre l'être à la vie en ne lui laissant qu'elle », comme l'a écrit André Goulet dans *Liberté* ; en ne laissant à l'être que sa poussière, ses ordures, ses excréments. Ducharme avait un goût prononcé pour les causes perdues. Pour les ustensiles qui nous ont divertis, puis ennuyés ; pour nos rêves mis au ban, nos sentiments jetés au loin, nos rires hilares disséminés sur les chemins de gravelle. Tout comme mon petit frère, il déambulait de longues heures au cœur d'un quartier peut-être comparable à Duberger. Il trouvait dans ses fossés, ses carrés de sable à l'abandon et ses ruelles immondes « les débris de nos substantifiques petites vies ». Il tentait d'élever à la hauteur de notre regard ce qui se trouvait au ras du

sol, ce qu'on y laissait choir et ce qui, peut-être plus que toute autre chose, nous incarnait. La valeur des Trophoux, c'était la somme de nos pertes.

Difficile d'imaginer pourquoi, malgré son horreur du culte de la personnalité, sa phobie d'être épié, il fit cette exposition de décembre 1985. Après tout, comme il l'écrira plus tard, c'était « dans la nature des choses de mal finir. Il fallait commencer par ne pas commencer. Savoir s'arrêter avant que ça commence ». Mais je m'entête à croire que le soir du vernissage, dans la noirceur de la rue Notre-Dame, il a marché sous les flocons de neige et collé son visage contre la vitrine de la galerie Pink. Je m'entête à croire qu'il a risqué sa tranquillité un moment pour voir les gens s'émerveiller devant ses Trophoux, pour les voir emprunter le regard de l'enfant - celui de Samuel qui, plongeant la main dans son coffre bleu, s'amuse à redonner vie à ce qui n'est plus. Je m'entête à croire qu'il dessille encore aujourd'hui les yeux des plus sceptiques. Que son décès n'y changera rien.

La semaine dernière, j'ai montré quelques Trophoux à Samuel, désormais collégien. Sa tignasse est aujourd'hui d'un blond cendré, ses yeux d'un bleu fané par le gris. Il ne consacre plus ses étés à collectionner des débris. Il ne me montre plus rien avec une insistance juvénile. Depuis maintenant deux mois, il se déplace dans une voiture grâce à laquelle les confins de Duberger n'importent plus. Son siège d'ordinateur pivote le temps de jeter aux Trophoux un regard rapide qui bifurque ensuite vers moi, inquisiteur. Un bref silence, puis il déclare d'un ton nonchalant, en haussant les sourcils : « Nice. » Son siège pivote à nouveau. Il ne le sait pas, mais le collectionneur en lui est mort et mon cœur est brisé.

Bibliographie

- BASILE, Jean, «Y aurait-il trop de lecteurs pour trop de Réjean Ducharme?», dans *Le Devoir* (11 octobre 1969), p. 12-13.
- DUCHARME, Réjean, *Gros Mots*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1999, p. 112
- DUCHARME, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1994, p. 171-172 ; 155.
- GOULET, André, «Gros mots et autres vacheries», dans *Liberté*, vol. XLII, n° 1 (février 2000), p. 136.
- LEPAGE, Jocelyne, «Réjean Ducharme alias Roch Plante?», dans *La Presse* (23 décembre 1985), p. AJ-A2.
- LONGCHAMPS, Renaud, «Gros Mots de Ducharme: les amours décomposées», dans *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 177 (1999-2000), p. 7.

ÉCRIRE CONTRE L'HABITUDE D'ÊTRE SOI

Simon Brousseau

*«I realized that for the time being I
could not trust myself to present a
coherent face to the world.»*

Joan Didion, *The Year of Magical
Thinking*

Je ne me souviens pas de la formule exacte parce que j'ai la mémoire fuyante, mais il y a quelques années, lors d'un échange sur Facebook, quelqu'un m'a dit que j'avais un rapport maladif à l'écriture, alors que lui écrivait *dans la santé*. Je ne sais pas s'il cherchait à me blesser, ou s'il me reprochait ma faiblesse, mais une chose est sûre : il y avait dans sa remarque un brin de fierté, le contentement de celui qui sait avoir compris. Au fond, il me disait que je ne comprenais rien, ni à la littérature ni à la vie. J'écrivais *contre* le monde parce que j'étais malade, trop pessimiste, trop déprimé pour voir le monde tel qu'il est. Écrire *dans la santé* voulait dire accepter le réel, être

capable de surplomber la vie pour la décrire avec détachement, comme si elle ne nous concernait pas vraiment. Je n'ai pas donné suite à son commentaire, peut-être parce que ma réponse aurait été véhémence, et qu'en voulant me défendre je lui aurais donné raison. Cela ne m'a pas empêché de songer souvent par après à la ligne de démarcation qui nous sépare. Avec le recul, ce n'est pas l'étiquette qu'il m'a collée qui me dérange; si je comprends bien ce qu'il voulait dire, ma place est bel et bien du côté des incurables. Ce qui me travaille depuis toutes ces années, c'est plutôt l'aisance avec laquelle il s'est autoproclamé en santé. Il voulait dire par là qu'il était en contrôle, qu'il avait sa routine d'écriture imperturbable, qu'il ouvrait le robinet quand il le voulait et qu'il était capable d'une forme de détachement qui m'est interdite. Il contrôlait ses effets, sans débordement, s'inscrivait dans la noble histoire de l'art romanesque, alors que moi j'étais assez naïf pour envisager la littérature comme une pratique existentielle, une pratique qui pourrait, si je lui sacrifiais tout, rendre ma vie possible. Il se positionnait du côté de l'acceptation du monde alors que j'étais du côté du refus. Il ne souhaitait pas que le monde change; il voulait plutôt l'épingler comme un papillon pour le décrire minutieusement et montrer sa maîtrise du style. De mon côté, la vie m'était insupportable et je cherchais dans l'écriture une façon de vivre. Si je reviens sur cet incident, après toutes ces années, c'est que je ne comprends pas qu'on puisse avoir tant d'assurance. Mais bon, je ne comprends jamais rien et c'est justement ça qui me fait écrire. Pourquoi écrire si tout va bien, si la réalité nous accepte et qu'on l'accepte en retour? Le mieux, je pense, si on a cette chance – ou cette naïveté –, est d'aller jouer dehors.

*
* *
*

Depuis quelques mois, chaque fois que j'écris, j'écoute Glenn Gould jouer la musique de Bach et j'ai l'impression qu'il me permet de trouver mon *flow*, d'avoir des idées qui ne me viendraient pas sans lui. Contrairement au narrateur du roman de Thomas Bernhard *Le naufragé*, qui abandonne le piano après avoir entendu Gould, sa virtuosité ne me paralyse pas, mais m'incite à m'enfoncer là où je veux aller. J'ai écouté des centaines de fois les variations Goldberg, surtout l'enregistrement de 1981. Il y a peu de choses aussi belles à entendre, et on pourrait croire que Gould était en harmonie avec l'univers – en santé, dirait l'autre – lorsqu'il a joué cette interprétation. Je ne sais pas. Il répond en tout cas à mon besoin de beauté, inlassablement, chaque fois que j'en ai besoin et que j'appuie sur *play*¹. Le monde est très beau et très laid, simultanément, on jurerait que c'est cette oscillation qui le fait avancer, et cela rend la vie de certain·e·s, dont la mienne, par moments difficilement supportable. Quand j'écoute Gould jouer Bach, j'entends les efforts d'un musicien qui veut réfuter une fois pour toutes la laideur du monde et qui sait, douloureusement, qu'il n'y arrivera pas. Je fais peut-être de

1. J'entends mon ami Philippe Charron, l'auteur de *Journée des dupes* (2013), me dire que je tombe dans la facilité en parlant de la beauté de la musique de Gould, que je suis romantique et que je devrais plutôt faire l'effort d'expliquer ce qui se cache derrière la beauté, ce mot fourre-tout. Je suis d'accord avec lui ! Depuis que nous sommes amis, Charron est devenu un de mes interlocuteurs imaginaires privilégiés, quand j'écris. C'est comme s'il flottait au-dessus de mon épaule et qu'il me regardait écrire pour me dire « tsst tsst tsst » quand je tombe dans un piège, c'est-à-dire un cliché. Je profite de l'occasion pour le remercier d'être cet interlocuteur rigoureux ; j'ai besoin d'un lecteur intransigeant comme lui, parce qu'il m'est beaucoup trop facile de me laisser couler dans la tiédeur des idées toutes faites.

la projection, mais j'essaie d'écrire avec cette conscience tragique que j'aperçois chez Gould et chez les artistes que j'aime le plus. Je ne veux pas m'abandonner à la croyance réconfortante – et par là suspecte – que la littérature peut nous sauver. Je me dis que mon écriture doit être gratuite ; je cherche à être généreux, tout en gardant à l'esprit que ce que j'ai à donner – finalement très peu – est d'une portée dérisoire.

La façon la plus simple de m'expliquer est de dire que je me sens bien quand j'écoute Gould jouer Bach. Je ne comprends rien aux mathématiques derrière la musique, mais je sais que mon plaisir découle de certaines résolutions de tensions, d'un mouvement qui m'apparaît inentravé et qui m'incite à me lancer moi aussi vers l'avant. Peut-être que la musique dont je parle me permet de mettre de côté tout ce qui normalement interfère avec mes pensées. Il y a un moment, quand j'écris, où je dois parvenir à être d'accord avec moi-même. Je ne suis jamais d'accord avec moi-même, sauf dans l'instant où j'arrive à écrire. J'y reviendrai.

*
* *
*

Très tôt dans sa carrière, à 31 ans, Gould a cessé de donner des concerts. C'est l'âge que j'avais quand j'ai publié *Synapses* – quand je me suis donné en spectacle pour la première fois. Un peu avant d'annoncer qu'il ne jouerait plus devant public, Gould a publié un texte où il expliquait son besoin de solitude : « Let's ban applause ! » Dans un passage souvent cité, il disait croire que « la justification de l'art est cet embrasement intérieur que l'art enflamme dans le cœur des hommes, et non pas ses manifestations sans profondeur, extérieures, publiques ». J'admire Gould

d'avoir eu la force de tourner le dos à son public pour laisser toute la place à la musique qu'il lui offrait. Comme il l'explique, il est facile de plaire une fois qu'on a compris ce que le public attend de nous. J'aimerais être assez souverain pour porter un jugement sur mon travail, pour en être satisfait ou mécontent sans me laisser influencer par ceux et celles qui distribuent des étoiles aux livres. Tout ce qui se passe après la publication d'un livre m'effraie, parce que je me sais vaniteux, sensible aux flatteries. Je ne veux pas être convaincu par d'autres de mon talent ou de ma nullité. Les questions qui me poussent à écrire ont de toute façon peu à voir avec le talent; ce sont des questions existentielles et, sauf erreur, en ce qui concerne le sens à donner à nos vies, nous pataugeons tous dans les mêmes eaux bourbeuses. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il n'y a pas lieu de se soucier de l'approbation du public quand on cherche, par l'écriture, à donner un semblant de sens à l'existence. Celui qui se disait en santé, peut-être avait-il un talent particulier pour observer la vie sans cligner des yeux? Son rapport à l'écriture découlait-il d'une sorte d'acceptation stoïque de son rôle d'observateur?

*
* *
*

Depuis environ un an, j'ai recommencé à jouer à *Counter-Strike*, un jeu de tir à la première personne où l'on incarne tantôt un terroriste, tantôt un membre des forces spéciales. Le tableau le plus connu de ce jeu, *dust2*, n'a pas changé depuis sa création en 2001. J'exécute, quinze ans plus tard, des gestes répétés des centaines de fois; je retrouve un monde connu, circonscrit, rassurant. Ce que j'aime le plus de *Counter-Strike*, c'est la précision qu'il faut

développer si on souhaite tenir tête aux joueurs qu'on affronte en ligne, des monomaniaques qui ont parfois plus d'une dizaine d'années d'expérience et qui passent plusieurs heures par jour à incarner leur avatar guerrier. La carte du tableau, très petite selon les standards actuels, offre un nombre de possibilités relativement limité et, pour espérer devenir un bon joueur, il faut apprendre par cœur les stratégies les plus fréquentes, un peu comme aux échecs. En m'invitant à déceler la différence au cœur de la répétition, à trouver l'infime variation qui change tout, *Counter-Strike* m'offre l'occasion de réfléchir à ma façon d'écrire. Quand une question m'obsède, il faut que je m'enferme dans son cadre conceptuel pour essayer d'en épuiser les potentialités, les variations possibles, et de peut-être trouver son actualisation la plus satisfaisante. Pour devenir bon à *Counter-Strike*, il faut accepter de mourir des centaines de fois sans parvenir à égratigner l'adversaire qui nous fait face. Il faut rester calme, accepter l'échec comme un passage obligé. Pour écrire quelque chose de valable, il me faut aussi rejouer cent fois les mêmes idées, insatisfait, jusqu'à trouver la formulation où surgit ce que je voulais dire et dont j'ignorais la teneur exacte en me mettant au travail. S'il me fallait associer mon écriture à une maladie pour donner raison à mon ami, ce serait le trouble obsessionnel compulsif, cette maladie qui singe la santé et qui, en m'incitant à vouloir tout contrôler, me fait voir avec une limpidité qui m'effraie à quel point tout m'échappe. Pour moi, écrire est une façon d'augmenter l'intensité des perceptions ordinaires, parce que je suis obsédé par le détail qui m'échappe. Quand j'écris, je cherche à voir chaque pixel de la réalité que je construis. En augmentant progressivement la résolution de mes petits tableaux, une chose me frappe : la plupart du temps, au quotidien, je che-

mine dans le monde sans le voir. Vivre est une habitude dont j'essaie de me défaire.

*
* *
*

Je passe beaucoup de temps à envier les autres formes d'art, surtout la musique et le cinéma qui, encore plus que les livres que je fréquente, me permettent de réfléchir à ce que j'essaie de faire. À la musique, j'envie la possibilité qu'elle offre de faire l'expérience d'une forme d'expression qui n'est pas référentielle. Cette intensité sans discours, qui n'est entachée d'aucun propos, me fait réaliser à quel point mon matériau est pris dans des réseaux de sens qui échappent à mon contrôle. Au cinéma, j'envie la fluidité, la facilité avec laquelle il s'empare de l'attention des cinéphiles. Il y a quelque chose d'envoûtant dans l'expérience cinématographique que j'essaie de reproduire en écrivant. Je voudrais que mes textes se déroulent, quand on les lit, comme la pellicule d'un film. Quand je décris le moment où l'on retire les roues d'appoint du vélo d'une petite fille, j'aimerais pouvoir choisir les images qui apparaissent à celui ou celle qui regarde les mots, comme un réalisateur détermine ce qui est vu. Je voudrais, comme Terrence Malick, baigner la scène de lumière. En enviant la vivacité des images, la fluidité des dialogues que je rencontre chez Ingmar Bergman, Asghar Farhadi ou Mike Leigh, j'en suis venu à m'intéresser à l'intériorité, peut-être parce qu'elle résiste à l'œil de la caméra, mais aussi à l'œil qu'on pose couramment sur le monde. Nous nous heurtons à la surface des choses, et toute plongée requiert un effort difficile à maintenir au quotidien. J'ai fait du contenu de la boîte crânienne des gens mon territoire, parce que je

crois qu'on peut, à l'aide des mots, abolir momentanément l'étanchéité des êtres en incitant une sorte d'aller-retour : ta souffrance m'est inaccessible, mais les mots que tu utilises pour la décrire me montrent qu'il y a, entre ta souffrance et la mienne, une certaine ressemblance. En écrivant *Synapses*, j'ai voulu suggérer que si nous sommes tous à divers degrés coincés dans notre subjectivité, nous avons aussi la possibilité de cultiver le souci d'autrui. Par contre, cela ne signifie pas que je vois dans la littérature la possibilité de réaliser une sorte de communion des êtres ; l'altérité résiste, et c'est ce qui rend cet exercice d'attention à autrui si important à mes yeux. En fait, je crois que nous baignons la plupart du temps dans l'incompréhension en ce qui concerne les gens qui nous entourent. Il y a pour moi un malentendu au cœur des relations humaines, et cette confusion nous lie parce qu'elle révèle notre faiblesse commune.

*
* *
*

Un des livres qui m'a le plus marqué ces derniers mois, *À l'œil nu* de Maggie Roussel, aborde la justesse des perceptions en des termes qui me rappellent ce que j'expérimente quand je joue à *Counter-Strike*. Les courts textes de ce livre remettent en question l'expérience du regard, mettent en doute la souveraineté du regard de celle qui écrit. Ce livre m'apprend que mon regard ne m'appartient pas, ou en tout cas qu'il me faut rester vigilant si je souhaite échapper à l'autorité des perceptions dominantes. À un moment, Roussel dit ne pas vouloir faire de style, avant d'ajouter : « J'essaie d'écrire comme on décoche une flèche. » Je ne suis pas certain de comprendre tout ce que

ça implique, mais il me semble que ce désir de justesse est lié à la réception de ce qu'on écrit, au rapport qu'on entretient avec les attentes du public. Si on essaie d'écrire comme on décoche une flèche, ou comme on tire un coup de fusil, on peut juger soi-même de la valeur de ce qu'on a fait. Le tireur ne cherche pas à plaire. On a choisi une cible; est-elle atteinte, ou pas? L'image de la flèche qu'on décoche est liée à la souveraineté de l'écrivaine face à son œuvre, parce qu'elle élague l'inessentiel. Un autre passage d'*À l'œil nu* pointe dans cette direction; il ne faut pas se laisser distraire par les encouragements, les flatteries, les mesquineries du monde littéraire :

Le pilote. L'auteur. Le pilote. Ce qui couve en lui, qu'il le garde en lui. S'il prétend avoir une vie intérieure, qu'il ne l'évente pas. Qu'il ne l'ébruite pas, ne l'oxyde pas, au-dehors. Ce qui remue en lui au contact du monde, qu'il le garde secret, à moins que ça ne lui devienne une torture. Ce qu'il s'imagine dire à ses amis, qu'il le broie avant de le dire. S'il croit avoir des comptes à rendre à ses fidèles réseauteurs, qu'il se détrompe et retourne se coucher. S'il porte un casque d'écoute ou des écouteurs dont rien ne sort, uniquement pour le look, qu'il continue ainsi, c'est joli, et pas bête du tout. Ce qu'il clame, chaque jour, du bout de ses pouces, qu'il le crypte désormais ou le ravale comme un fantôme sans laisse. Ce qui le peine ou l'accable, ou suscite son désir, qu'il le fasse naître dans une œuvre inédite. S'il caresse des rêves de gloire, qu'il soit capable de se faire lui-même la morale. S'il se sent investi d'une mission, qu'il ne la révèle à personne. Quand les occasions, par centaines, lui pleuvent dessus, qu'il rentre chez lui, se refroidir la tête.

J'aime ce passage parce que je me sens visé par ses attaques et parce que, comme Glenn Gould, Roussel a un rapport existentiel à sa pratique, c'est-à-dire que l'écriture trouve chez elle sa raison d'être dans une quête personnelle qui demande qu'elle s'affranchisse des attentes que le public nourrit à son endroit. Je connais la tentation de briller et j'en ai honte. À *Counter-Strike*, une des choses les plus excitantes qui puisse arriver à un joueur est d'éliminer seul les cinq adversaires qu'il affronte. Jusqu'à présent, ça ne m'est arrivé que deux fois de réussir une partie parfaite. Quand je suis rendu à trois ou quatre victimes, mes coéquipiers s'emballent et leurs encouragements me jouent dans la tête. Lorsque j'arrive face à un ennemi, j'anticipe la gloire dont je serai couvert si je triomphe et je tire à côté, trop excité pour bien viser. Autrement dit: je me trompe facilement de cible.

*
* *
*

J'ai lu récemment un essai où l'auteur défend l'idée selon laquelle c'est d'abord le désir de reconnaissance qui pousse les écrivains à publier, et j'ai compris en le lisant à quel point cette conception des choses me répugne. Bien sûr, il existe, ce désir, mais je pense qu'il faut, comme le propose Roussel, «se refroidir la tête», se révolter contre cette pulsion enfantine qui nous pousse à faire ce que les autres attendent de nous. Je veux être capable de m'investir totalement dans un texte, pour ensuite le considérer avec la cruauté du plus impitoyable des critiques. J'essaie, du mieux que je peux, de ne pas me faire confiance, et je me méfie aussi du jugement des autres. Je n'aime pas les idées qui me viennent spontanément. Ce sont souvent des idées

frivoles, des idées qui surgissent quand ma conscience tragique s'endort. Il y a quelque chose en moi qui accepte le monde, et qui est capable de se perdre dans son train-train quotidien et d'oublier les autres. Comment pourrais-je être d'accord avec moi-même, sachant la facilité avec laquelle j'accepte parfois le monde ? Ne pas être d'accord avec moi-même me permet de mettre le texte en mouvement, de jouer au tennis avec les questions qui m'habitent. Je me méfie de mon penchant à l'affirmation, de ma confiance quand mon cerveau secrète des pensées bien lisses, parce que je sais que c'est ma mécanique de base, les filages de mon cerveau qui me poussent à affirmer comme une évidence ce que je crois être vrai. Les idées qui me viennent comme ça, presque sans y penser, sont finalement très pauvres et trahissent ma paresse, ma complaisance dans des habitudes perceptuelles qui ont l'effet réconfortant d'une robe de chambre. J'aime la notion de défamiliarisation développée par Victor Chklovski au début du siècle dernier, et je crois qu'elle est d'une pertinence inaltérée encore aujourd'hui. Les idées ont tendance à se solidifier, à perdre de leur souplesse, à devenir des pierres qu'on lance à nos interlocuteurs. Procéder par défamiliarisation, regarder la vie ordinaire avec un œil suspicieux, chercher à me défaire de l'habitude d'être moi, de penser et de sentir comme moi, voilà ce que j'essaie en écrivant. Évidemment, c'est un projet voué à l'échec puisque c'est moi, toujours moi qui tente l'échappée, mais il s'agit du seul type de projet auquel je souhaite sacrifier mon temps.



En écrivant *Synapses*, la deuxième personne du singulier m'est apparue comme un moyen de sortir du champ restreint de mon expérience personnelle. La contrainte était moins formelle qu'existentielle; je voulais écrire à propos des autres, sortir des boucles réflexives dans lesquelles je me perdais dès que j'écrivais « je ». Au départ j'ai cru, avec une confiance qui m'a rapidement quitté, percer le secret des gens que j'observais et à propos de qui j'écrivais. Avec un peu de recul, j'ai vu combien mes efforts de décentrement, même s'ils étaient sincères, n'offraient pas les résultats espérés. À travers la vie des autres, je trouvais encore le moyen, de manière plus ou moins souterraine, plus ou moins secrète, de parler de moi. Ce constat m'a d'abord découragé, puisque j'y voyais le triomphe de l'égoïsme dont j'essayais justement de me défaire. En ruminant à propos de cet échec au cœur de mon projet, j'en suis venu à croire qu'il était possible de poursuivre l'écriture de mes histoires tout en sachant qu'elles illustraient de manière flagrante ma déconfiture. Je me suis dit que mon livre pouvait prendre la forme d'un aveu d'impuissance, être la preuve qu'il m'est impossible de forcer les barreaux de ma cellule et que je suis condamné à être moi. J'ai pensé, et je pense encore, qu'il y a dans l'acceptation de cet échec quelque chose de valable. Je crois que ce constat tragique, celui de la solitude dans laquelle l'humain est plongé en naissant, permet aussi bizarrement de se sentir moins seul. En insistant sur les malentendus qui empêchent les rencontres d'avoir lieu, j'ai voulu faire le portrait d'une sorte de communauté d'expérience. J'aimerais que ce problème qui m'a occupé et dont je n'ai pas réussi à me défaire puisse reconforter un lecteur, une lec-

trice, j'aimerais que quelqu'un se dise: «Je me reconnais dans son aveu de faiblesse.» On dira qu'il s'agit d'un artifice raffiné, et que je retire de la fierté à mettre en scène mon échec, comme l'autre se glorifiait d'être en santé. Comment savoir? Quand on s'y lance, on ne sort pas de ces pensées-là, à moins de faire un acte de foi et de considérer que nos actions sont conformes à nos intentions, ce dont je suis bien sûr rigoureusement incapable.

LETTRE À SERGE DOUBROVSKY

Claire Legendre

Cher Serge,

Je dois écrire une lettre à un écrivain vivant et vous venez de mourir. Il me revient de prouver que vous êtes encore en vie et je ne crois pas en Dieu. S'en remettre à ce vieux mantra athée qui prétend que les morts continuent de vivre dans le cœur de ceux qui les ont aimés? Je n'ai guère mieux à proposer. Je vous lis et, ce faisant, je vous réanime un peu...

Choisir un autre destinataire? Il y en a beaucoup, des écrivains vivants. Certains même que je vénère. Pourtant ce n'est qu'à vous que je veux écrire, il me faut clore une correspondance commencée en 1999. Je vous ai lu à ce moment-là, dix ans après votre *Livre brisé*, alors que vous sortiez un texte en forme de testament : *Laissé pour conte*. Mon éditeur me l'a envoyé à la Villa Médicis, d'où j'ai eu l'audace un peu folle de vous écrire. Je sortais de me faire remonter les bretelles par la presse française au grand complet et j'étais pleine de l'orgueil de ma défaite.

J'avais vingt ans. Vous m'avez répondu une année plus tard en rentrant de New York où vous viviez à mi-temps, moi j'étais retournée habiter chez ma mère, c'est-à-dire dans une chambre d'adolescente donnant sur une cour d'école. Rome n'était plus là pour écraser l'embarrassant surmoi qui me colle au corps en temps normal, et notre correspondance s'est limitée à l'échange de nos livres. Vous répondiez gentiment à chacun de mes envois. J'ai la chance de posséder quelques trésors de lettres que vous m'avez adressées après m'avoir lue et qui ont parfois suffi à justifier à mes propres yeux l'exercice de l'écriture. En 2009, la veille de ma soutenance de thèse, ma mère m'en a lu une au téléphone tandis que j'étais en transit à l'aéroport de Genève. L'avion, après cela, pouvait bien s'écraser.

Dans la dernière, en 2013, vous disiez ne pas croire à la fiction de mon roman. Vous écriviez : « Vous dites que votre roman n'est pas autobiographique. Je veux bien, ne connaissant pas votre vie. Mais il est sans aucun doute une autofiction. » Vous citiez à l'appui les recoupements entre ma vie et celle de mon personnage, révélés par la quatrième de couverture. Une ville, des dates. J'aurais pu citer vos livres pour démentir : mais enfin, cher Serge, l'autofiction, telle que vous l'avez nommée, répond à une définition précise, la vôtre, qui comble la case vide du tableau de Lejeune (dans *Le pacte autobiographique*) ! Est autofiction une « fiction de faits réels », un roman (c'est écrit sur la couverture) dont l'auteur = le narrateur = le personnage principal. Je vous ai si bien lu que je vous sais par cœur et j'insiste, mon héroïne s'appelle Francesca, elle ne porte pas mon nom. Elle n'a même pas la couleur de mes yeux et elle fait une taille trente-six que j'ai depuis longtemps débordée. Mon roman n'est donc pas autofictionnel, Serge,

il appartient seulement à la longue tradition du « roman personnel » ou « roman d'inspiration autobiographique » à laquelle on peut, si on tire les fils de la ressemblance, associer quatre-vingt-dix pour cent de la littérature narrative mondiale. L'erreur est commune aujourd'hui. On dit « autofiction » à tout bout de champ, dès que le personnage ressemble un peu au romancier. Terme dévoyé, rendu absurde, ne vous rendez pas complice du malentendu, Serge, vous qui incarnez le genre, vous qui lui donnez ses lettres de noblesse, vous à qui je recours dès qu'on cherche à l'abattre.

Car si l'on s'en tient au critère de la ressemblance, nous voilà réduits à jouer les flics, la brigade des mœurs, à épier la vie des écrivains pour en filer la culpabilité, exégètes suspicieux, de recoupements en coïncidences, de correspondances en indices post-mortem : lecteurs historiens, croque-morts.

L'auteur est mort dans les années soixante-dix, paraît-il : il a ressuscité en personnage. Ne tentons pas de les superposer en décalcomanies, nous perdrons à ce jeu notre littérature et notre bonne foi. Je me fiche de ce que vous avez fait tel soir à New York. Il me suffit de l'avoir lu sous votre plume et de l'avoir vu par-dessus votre épaule. Je ne fouine pas, je lis. Et si je lis votre autofiction avec cette étrange ferveur, cette ferveur qui me surprend moi-même, c'est parce que je me retrouve en vous. Vous vous y êtes tant donné que, magie : j'y suis aussi. Votre danger est le mien. Votre vertige me fait trébucher.

Raconter quelque chose qui nous concerne, tisser un joli paravent de personnages pour s'y dissimuler, pour faire éclore la vérité de notre patient mensonge... c'est ce que font tous les écrivains, même ceux qui démentent et se

flattent de posséder la vertu de l'imagination. Vertu : qualité morale, car il est bon d'imaginer, au moins autant qu'il est mal de se dire. Mais assumer qu'elle nous concerne, cette histoire, accepter de pointer où l'on est en son sein, quel rôle on y joue, c'est un engagement tout autre. Il n'est pas donné à tous d'en avoir le courage, et probablement ne peut-on l'avoir que lorsqu'on n'a plus rien à perdre, lorsqu'on ne craint plus de faire mal aux autres, d'entraîner dans son sillage, kamikaze, d'autres vies que la nôtre (car on a beau les décourager de toutes les manières, il y en a toujours qui viennent s'y frotter de si près qu'on les égratigne), quand la vie est devenue si peu précieuse qu'on fait passer le livre avant. Je n'en étais pas tout à fait là en 2013 et je lutte encore aujourd'hui pour me débarrasser des scrupules. C'est peut-être cela qui fait dire à certains que le genre est indigne. Les dommages collatéraux. Quand on n'a plus rien à perdre, plus personne à blesser, on peut se risquer à l'autofiction. Dans ces conditions, seulement, se risquer au jeu macabre du je, c'est en vous lisant que je l'ai appris, un peu comme à la roulette russe ou, dirait Leiris, à la corne du taureau.

Quarante ans après que vous avez nommée la coupable « autofiction », les balles pleuvent tant sur elle que j'ai envie de la protéger. C'est absurde, sans doute, à trop la défendre je ne parviendrai qu'à plonger avec elle. J'ai envie, parce que vous venez de mourir, de vous arracher au revers de l'histoire où l'on tente de vous enterrer. Dire la force, la radicalité et le courage de votre *Livre brisé* : il se paie de la vie de quelqu'un, sans que vous l'ayez ni voulu, ni choisi, ni prévu. Il vous échappe, vous dépasse, il est plus fort que vous, ce dispositif-monstre enfanté à deux et dont vous avez accepté, en pionnier, en apprenti-sorcier, diront-ils, de prendre le risque et de porter la croix.

Genre indigne : le genre qu'on aime haïr sans l'avoir lu, parce que c'est avec sa propre matière que l'a tissé l'écrivain et qu'elle n'est pas digne d'intérêt, parce qu'il n'a pas eu la décence d'inventer quelque chose pour se cacher derrière. Parce qu'il strip-tease, parce qu'il se montre en train de se regarder. Pas comme si on prenait des selfies toute la journée... On se défend souvent de faire de l'autofiction, parce que c'est mal vu et parce qu'on ne sait pas bien ce que c'est. Soit qu'on prétende ne pas faire de fiction, oubliant qu'il s'agit, sous votre plume, d'une fiction de faits réels où rien n'est inventé, soit qu'on se vante de ne pas parler de soi (« car moi-même ce n'est pas intéressant » – la faux-culterie de l'argument est merveilleuse, avouez). Genre onaniste et bâclé. Genre obscène plutôt : contre la scène. Ce qu'on ne montre pas d'habitude. Ce qu'on tait. Vous avez dû assumer, cher Serge, cette double indignité : celle d'avoir « tué » votre femme avec un chapitre de livre, et celle d'avoir imaginé un genre littéraire coupable, par essence coupable, dans lequel se vautre aujourd'hui une génération d'écrivains frappés d'anathème : impudiques, narcissiques, nombrilistes, exhibitionnistes, cyniques, complaisants, incultes, indignes, criminels.

C'est le risque de l'autofiction : le tribunal des lecteurs. Ce n'est pas seulement votre talent que l'on juge, mais votre intégrité morale. Et si vous avez le malheur qu'on vous reconnaisse un peu, qu'on vous sorte de l'anonymat, bref si vous avez réussi votre pari d'écrivain : assises médiatiques pour jugement dernier. L'autofiction comporte bien souvent l'auto-condamnation de l'écrivain, qui écrit, au fond, pour purger sa peine. Vous écriviez dans un chapitre intitulé « Beuveries » qu'il vous était arrivé de frapper votre femme lors de ses crises alcooliques. Que

vous lui aviez refusé un enfant. Vous ajoutiez, plus loin, que c'était à cause de vous qu'elle était morte, que vous aviez pris le risque de lui envoyer ce chapitre, qu'elle ne l'avait probablement pas digéré, qu'elle vous avait dit au téléphone: «c'est dur à avaler», vous étiez à Paris, elle à New York, elle était restée seule avec ce chapitre et elle avait bu pour encaisser, et on l'avait retrouvée morte d'une overdose d'alcool. Vous l'écriviez comme on s'accable en criant au secours, pour qu'on vous dise: «mais non, ce n'est pas toi, c'est elle qui a bu sa bouteille, on ne peut pas sauver d'eux-mêmes les suicidés.» Bernard Pivot vous présenta en septembre 1989 comme l'écrivain juif qui a tué sa femme. Le livre se vendit, la formule était imparable. Puis on vous donna le prix Médicis.

Je vous regarde. Vous êtes à la télévision comme sur un ring. Vous avez un appareil auditif et les yeux gonflés. Vous répondez aux questions, vous essayez de parler de littérature. On vous hèle: «N'avez-vous pas honte d'être là? Votre femme est morte et vous êtes là.» Comme à un criminel. Vous dites que vous traversez une dépression très grave, que vous êtes là, mais qu'il a fallu vous y traîner. Vous demandez s'il aurait été mieux de se suicider, si l'on attend de vous que vous vous mettiez à pleurer sur le plateau. Cette émission a fait de vous le premier écrivain condamné publiquement pour autofiction. En témoigne le chapitre «Apostrophes» du livre que vous avez publié cinq ans après: *L'Après-vivre*, qui reprend en détails chaque instant de cette émission qui vous jugea. «A-t-on le droit, par amour de sa littérature, de pousser son conjoint au suicide?» demande votre juge. Rien de moins. On vous reconnaît un talent assassin, et c'est le seul endroit où l'on vous rend justice: votre style incomparable, intraduisible,

vosre langue... ne peuvent rien pour votre salut, le jugement esthétique valide votre culpabilité: le livre ne peut être coupable que s'il est bon. Votre autre crime est d'avoir survécu.

Ce jour-là, j'ai décidé de vous aimer, comme un credo: l'art n'a rien à faire avec la morale. C'est la réalité qui est obscène. L'art tente (comme la religion ou l'opium?) de rendre l'existence acceptable. D'y imprimer un sens. L'art ne représente pas mais fabrique du réel. S'y donner absolument, au risque de perdre. Ne pas négocier ni s'économiser, ne pas s'embarrasser de postures ni de coquetterie. Une littérature vitale. Comme celle d'Artaud, d'Arrabal, de Leiris, d'Ernaux... celle parfois laide, accidentée, de ceux qui s'y jettent. L'auto-, la subjective, à l'estomac, à la peau, à l'organique, au désir, à la vie à la mort. La condition n'est pas suffisante, certes, mais elle est nécessaire. Pourtant, vous savez, Serge, je n'aime pas les manifestes et je sais bien qu'on ne fait que ce qu'on peut. Mais pas moins. Et pas semblant.

J'avais découvert l'autofiction avant de vous lire, avec Hervé Guibert à l'adolescence. Il se composait dans ses romans un personnage si séduisant, sulfureux, sensible et sensuel, romantique. Je l'aimais infiniment. En vous lisant, j'ai eu le sentiment de descendre dans les profondeurs d'une grotte, d'un gouffre. Vous n'étiez pas si beau. Vous pouviez être falot, détestable, orgueilleux, lâche. Vous disiez que la psychanalyse vous avait autorisé à ne plus inventer de personnages: vous étiez, comme tout le monde, comme n'importe qui, aussi intéressant que le plus romanesque des personnages de fiction. Il suffisait de descendre plus loin, de changer la focale. La psychanalyse et la lecture de Proust vous avaient donné cela. Sans doute

ai-je puisé dans vos paroles une autorisation de m'intéresser à moi sans trop me travestir.

Cher Serge, je vous en ai parfois voulu de vous appeler Serge: c'est un demi-pseudo qui vous éloigne du risque, et du pacte que vous avez vous-même scellé. J'aimerais écrire à Julien, à votre vous de naissance, j'aimerais vous savoir réuni et avoir la certitude que c'est à vous que je m'adresse, pas à un vous de convention. Qu'importe, maintenant que vous êtes mort ! De vous je ne sais que votre fiction. Je ne vous ai pas rencontré. Je ne suis jamais allée au 5 rue Vital confronter mon fantasme à votre réalité. Je ne le regrette pas. Je suis heureuse de n'avoir pas le souvenir trivial de votre surdité à mettre à la place de notre dialogue fluide, évident et silencieux. Je vous aime être de mots, d'histoires et de sons, et de rythmes saccadés, et d'explosions syntaxiques et de pages noircies, et d'images construites sur mesure pour vous et moi dans ma tête. Vous n'avez été vivant autrement que là, pour moi, je ne vois pas comment vous pourriez être mort.

Claire Legendre, septembre 2017

auteurs

Elisabeth Arseneau a obtenu sa maîtrise en études littéraires à l'Université Laval en 2017. Son mémoire interroge la présence de l'esthétique réaliste magique dans la production littéraire de la Révolution tranquille. Elle se considère d'abord comme une lectrice. Elle n'a pas l'habitude de rédiger des textes de création, mais déroge parfois à sa règle.

Marc Babin a écrit un roman, *L'expérience du torse*, publié en mars 2017 aux éditions Triptyque. « Autopsie 4 » est sa deuxième nouvelle parue dans une revue de littérature.

Zéa Beaulieu-April s'est d'abord fait remarquer comme cofondatrice de la revue *Fermaille* et co-éditrice aux Éditions de la Tournure. Son premier recueil de poésie, *Goulka*, paraît en mars 2015. Reconnue pour ses performances ludiques, inventives et théâtrales, son univers incorpore aussi la musique. On peut l'entendre au sein du groupe La Fièvre, « qui propose une pop électronique hargneuse et exploratrice ». À temps perdu, elle fabrique des zines et prépare une thèse de doctorat.

Après un passage en musique et investie d'une passion pour le dessin, **Virginie Beauregard D.** s'engage dans l'écriture en 2005. Elle participe à de nombreux événements off ou notoires au Québec et à l'international. Ses textes sont diffusés en revue, dans des anthologies et au théâtre. Son dernier recueil, *D'une main sauvage*, est finaliste au prix Émile-Nelligan 2015. Elle est récipiendaire du prix Jean-Lafrenière-Zénob 2016.

Simon Brousseau est né en 1985 et a grandi à Québec. Il a défendu en 2014 une thèse sur l'œuvre de David Foster Wallace et la question de l'influence littéraire et il enseigne maintenant la littérature au collège Jean-de-Brébeuf. Son premier livre, *Synapses*, paru au Cheval d'août en 2016, a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal et lui a valu un prix de l'Académie de la vie littéraire. *Les fins heureuses*, son deuxième livre, paraîtra à l'hiver 2018.

Écrivaine anonyme et traductrice en devenir, **Myriam de Gaspé** n'a pas grandi à la campagne. Ses multiples vies sont parfois peuplées de maisons communes, de lieux collectifs – et d'espaces paisibles où prennent corps les idées. Chose certaine, manœuvrer sereinement exige un souple doigté.

Emmanuel Deraps est candidat à la maîtrise en recherche-création à l'Université du Québec    Montréal. Son premier recueil, *La fonte*, est paru en 2015 aux   ditions de l'  crou. Il travaille présentement sur ses deux prochains projets: « Faussaire Fauve » et « Failure ».

Vincent Giard (aencre.org) est auteur et éditeur de bande dessinée. Vincent copilote la maison d'édition La mauvaise tête. Il a aussi dirigé l'équipe de dessinateurs et de dessinatrices de la revue *Liberté*, la revue *Planches*, le laboratoire de microédition colosse et les ateliers collectifs de la Maison de la bande dessinée de Montréal. Il est présentement en train de se reposer un peu.

Véronique Hudon est doctorante en études et pratiques des arts à l'Université du Québec    Montréal. Ses recherches portent sur le commissariat des arts vivants. Elle a cofondé la revue *aparté* (UQAM), dont elle a dirigé les trois premiers numéros, et elle collabore à plusieurs périodiques dans le domaine des arts.

Arpentant les rayons des bibliothèques autant pour y lire que pour y travailler, **Samuel Lapierre** accumule les publications depuis quelques années. Surtout celles des autres. Il faut dire qu'il n'est pas à proprement parler prolifique. N'empêche, il a réussi à se faire voir dans plusieurs revues. Son seul roman reste impubliable. Il n'a jamais espionné un couple par la fenêtre arrière d'un motel.

Claire Legendre est une écrivaine française originaire de Nice. Elle a publié une dizaine de livres dont les romans *Viande*, *La méthode Stanislavski*, *L'écorchée vive*, *Vérité et amour* (Grasset) et, en 2015, un essai autobiographique, *Le nénuphar et l'araignée* (Les Allusifs). Elle est, depuis 2011, professeure de création littéraire à l'Université de Montréal.

Monique Le Maner vit à Montréal. D'abord professeure de lettres puis journaliste dans un hebdomadaire parisien, elle est l'auteure de nombreuses biographies et de divers récits ainsi que de trois polars. Elle a également publié cinq romans dont, récemment, *Un taxi pour Sherbrooke*.

Jonathan Morier a joué avec le plus grand sérieux dans *Rouge Gueule* d'  tienne Lepage, *Appels entrants illimités* de David Paquet et *Les cendres bleues* de Jean-Paul Daoust, textes respectivement mis en scène par Claude Poissant, Benoît Vermeulen et Philippe

Cyr, au Canada et en Europe. À l'Université du Québec à Montréal, il rédige une thèse de doctorat en psychologie portant sur le quotidien à la suite d'expériences de mort imminente. Dans le cadre de son travail d'intervenant, il tâche d'aider des personnes en peine, à l'autre bout du fil. Il signe ici son premier texte pour la revue *Möebius*.

Aurélia Peyrical vit et travaille actuellement en banlieue parisienne. Elle développe ses créations à la croisée de l'écriture poétique et des arts plastiques. Elle rédige également une thèse de philosophie allemande contemporaine. Neuroatypique et non-binaire, elle peuple autant que possible son univers artistique de formes de vie aussi infimes et banales que complexes et ambiguës.

Détentrice d'un doctorat en médecine de l'Université de Montréal, **Katherine Raymond** poursuit également des études en vue de l'obtention d'une maîtrise en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal. Elle travaille actuellement comme médecin en psychiatrie dans le cadre d'une spécialisation postdoctorale. Elle a publié en 2017 son premier roman, *Matricide* (Éditions XYZ, collection Quai n° 5) et a collaboré aux *Nouvelles de la Rivière Noire* (Québec Amérique, à paraître).

Alice Rivard a publié *Shrapnels*, son premier recueil de poésie, en 2015 aux Éditions de l'Écrou, pour lequel elle a reçu quelques claques sur la yeule et un prix en forme de boîte de kleenex. Elle vit creux dans le bois, où elle travaille sur plusieurs projets d'écriture en attendant avec impatience l'abolition du capitalisme, du patriarcat et des Crocs.

Diane-Ischa Ross est quinzîémiste, essayiste littéraire, poète, surtout poète, portée sur le journal intime d'écrivains. Des revues d'ici et d'ailleurs et les éditions Triptyque ont publié sa poésie. Elle a participé à des lectures à la radio et au FIL, à des colloques, a collaboré à des œuvres musicales. Elle vit à Longueuil son histoire de grande enfant lettrée, éperdue d'aimance, polie, gavroche, fantasque et timide. Elle a reçu le prix Rina-Lasnier en 2005.

Mélina Schoenborn travaille comme pigiste dans le milieu de l'édition. Elle s'intéresse en ce moment aux récits de survivance, aux savoirs qui se télescopent et se transforment.

prochains numéros

N° 157

tous les serpents connaissent le goût des fruits

dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Laurance Ouellet Tremblay
(appel de textes terminé)

N° 158

**(filles, sœurs et complices de ceux qui vont pieds nus
à l'envers de la vie)**

dirigé par Chloé Savoie-Bernard et Karianne Trudeau Beaunoyer
Date de tombée : 19 mars 2018

N° 159

Cet animal m'a donné la vie

dirigé par Clara Dupuis-Morency et Gabrielle Giasson-Dulude
Date de tombée : 4 juin 2018

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes/

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Ils doivent être accompagnés des coordonnées complètes de l'auteur et de la mention du numéro pour lequel ils sont proposés.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un même auteur par année.

La rédaction ne communique qu'avec les auteurs dont le texte a été retenu. Nous n'acceptons que les textes soumis par courriel, il n'y a donc pas de remise des manuscrits. Veuillez noter qu'à l'issue du travail d'édition, la rédaction assure une révision linguistique des textes : ils pourraient par conséquent être légèrement différents dans leur version publiée.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Möbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemobius@gmail.com
Site Internet : revuemobius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

mœbius

Prix du public - Mœbius 2017

5 finalistes

Des musées et des volcans

de Mathilde Savard-Corbeil (n° 152)

Les amours industriels

de Maxime Cayer (n° 153)

La démolition du piano

de Nathalie Boisvert (n° 154)

Les enfants bleus

de Carl-Keven Korb (n° 154)

Full moon

de Benjamin Gagnon Chainey (n° 155)

Les textes finalistes ont été sélectionnés par un jury composé de cinq libraires : Olivier Boisvert (Librairie Marie-Laura, Jonquière), David Cantin (Coop Zone, Québec), Clarence Collinge-Loysel (Librairie Monet, Montréal), Alexandra Guimont (Librairie Fleury, Montréal) et Marie-Pier Tremblay (Librairie Boutique Vénus, Rimouski).

La suite appartient aux lectrices et lecteurs de *Mœbius* ! Pour lire les textes finalistes et voter pour votre préféré, rendez-vous sur revuemoebius.com.



ABONNEMENT

Quatre numéros par année
Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an).....	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans).....	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an).....	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an).....	85 \$
Abonnement institutionnel (1 an).....	135 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an).....	95 \$
Abonnement institutionnel (1 an).....	150 \$

estuaire C.P. 48774, Outremont (Québec) Canada H2V 4V1
Chèque ou mandat postal à l'ordre de « Groupe de création Estuaire inc. »

Nom _____

Adresse _____

Ville, province _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$ ☐

Étranger (Transport inclus) : 70 \$ ☐

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐

À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐

No : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com
Courriel : administration@exit-poesie.com

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom _____	
Adresse _____	
Ville _____	Code postal _____
Téléphone _____	
Courriel _____	
Je m'abonne pour ☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros	
☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____	
☐ Chèque	☐ Mandat postal
☐ 	☐ 
N° _____	exp. / _____
Signature _____	

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin

Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72

Courriel: info@xyzrevue.com

Site Internet: www.xyzrevue.com



la mauvaise tête

(éditrice de bande dessinée)

SPIRALE
DONNE
À PENSER
SUR PAPIER
ET
SUR LE WEB!

magazine-spirale.com

SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

mœbius

Prix du public - Mœbius 2017

5 finalistes

Des musées et des volcans

de Mathilde Savard-Corbeil (n° 152)

Les amours industriels

de Maxime Cayer (n° 153)

La démolition du piano

de Nathalie Boisvert (n° 154)

Les enfants bleus

de Carl-Keven Korb (n° 154)

Full moon

de Benjamin Gagnon Chainey (n° 155)

Les textes finalistes ont été sélectionnés par un jury composé de cinq libraires : Olivier Boisvert (Librairie Marie-Laura, Jonquière), David Cantin (Coop Zone, Québec), Clarence Collinge-Loysel (Librairie Monet, Montréal), Alexandra Guimont (Librairie Fleury, Montréal) et Marie-Pier Tremblay (Librairie Boutique Vénus, Rimouski).

La suite appartient aux lectrices et lecteurs de *Mœbius* ! Pour lire les textes finalistes et voter pour votre préféré, rendez-vous sur revuemoebius.com.

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Marie-Julie Flagothier

Rédactrice en chef

Karianne Trudeau Beaunoyer

Comité de rédaction

Marc-André Cholette-Héroux, Roxane Desjardins, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Laurance Ouellet Tremblay, Chloé Savoie-Bernard, Jean-Michel Théroux et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conseil d'administration

Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Robert Giroux, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies

Marin Blanc

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Isabelle Tousignant

Révision linguistique

Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce cent cinquante-sixième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en janvier 2018, pour le compte de la revue *Mœbius*.

La PETITE a SES CHOSES, il va FALLOIR la SURVEILLER

Avec des textes de

Elisabeth Arseneau

Marc Babin

Zéa Beaulieu-April

Virginie Beauregard D.

Myriam de Gaspé

Emmanuel Deraps

Vincent Giard

Véronique Hudon

Samuel Lapierre

Monique Le Maner

Jonathan Morier

Aurélia Peyrical

Katherine Raymond

Alice Rivard

Diane-Ischa Ross

Mélina Schoenborn

Claire Legendre écrit à Serge Doubrovsky

Simon Brousseau est l'écrivain en résidence

13,95 \$

ISBN 978-2-924781-08-1



9 782924 781081